

ALAIN DE PENENNUN
Breveté d'État-Major

La Guerre des Balkans

- en 1912 -

Campagne de Thrace

Avec 13 croquis, 7 gravures et 1 carte en couleurs

PARIS
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur Militaire
10, rue Danton (boulevard St-Germain, 118)
1913

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



LA GUERRE DES BALKANS EN 1912

~~~~~  
ΑΘΗΝΑΙ *Campagne de Thrace*



TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS  
POUR TOUS PAYS.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΑΙ



Général RADKO-DIMITRIEF.

AKAΔHMIA



ΑΟΗΝΩΝ

ALAIN DE PENENNUN  
Breveté d'État-Major

LA  
Guerre des Balkans  
en 1912

Campagne de Thrace

Avec 12 cartes, 1 plan et 1 carte en couleurs.



PARIS  
H. LEBLANC  
Boulevard Saint-Martin  
10



ALAIN DE PENENNRUN

Breveté d'État-Major

LA

# Guerre des Balkans en 1912

## Campagne de Thrace

Avec 13 croquis, 7 gravures et 1 carte en couleurs.



PARIS

**Henri CHARLES-LAVAUZELLE**

*Editeur militaire*

10, Rue Danton (Boulevard Saint-Germain, 118).

(EN OCTOBRE 1914 : BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 124)

MÊME MAISON A LIMOGES

1913



AKAΔHMIA

AOHNΩN

GEN. KADKO-DIMITRIE



AKAΔHMIA



## AVANT-PROPOS

J'ai pu assister à une partie des opérations des armées bulgares en Thrace, ayant réussi à obtenir des autorités militaires l'autorisation nécessaire pour circuler librement sur le théâtre des hostilités, grâce à la qualité de correspondant de guerre de l'*Illustration*, dont je m'étais prémuni par avance. Tout autant par les nombreuses conversations que j'ai eues, que par l'itinéraire que j'ai suivi à la suite des troupes, je me suis trouvé en possession d'un nombre relativement important de renseignements, qui m'ont permis d'établir dès maintenant un historique assez complet de la campagne. En dernier lieu surtout, j'ai eu l'occasion de me trouver intimement mêlé à la vie quotidienne du quartier général de la III<sup>e</sup> armée bulgare et d'assister, aux côtés mêmes du général Radko Dimitrief, aux combats qui ont été livrés devant Tchataldja.

Il est indéniable que dans cette randonnée à grande allure sur les traces des armées slaves, je n'ai pu d'un seul coup d'œil tout voir, ni non plus tout apprendre. Cependant, j'espère que l'on estimera, grâce à une sévère critique des moindres renseignements qui me sont parvenus, à leur confrontation minutieuse et à un examen attentif de leurs origines, qu'il m'a été possible de dégager d'une manière suffisamment nette les éléments essentiels des opérations et qu'en écrivant ainsi ces quelques pages, j'ai acquis la certitude de m'approcher, autant qu'il était possible à l'heure



actuelle, d'une chose éminemment difficile à dévoiler en pareil cas : la *vérité*.

J'ai divisé ce livre en six chapitres, me basant généralement, dans l'exposé des faits, sur leur ordre chronologique.

Dans le chapitre I, j'ai exposé ce que j'ai su de la mobilisation et de la concentration des armées bulgares, ainsi que ce que j'ai pu remarquer d'intéressant dans la constitution de leur ordre de bataille. J'y ai joint quelques observations sur l'organisation générale des troupes, sur l'habillement, l'équipement, l'armement.

Dans le chapitre II, j'ai étudié les opérations de la II<sup>e</sup> armée, l'investissement d'Andrinople, puis le siège même de la ville.

Dans le chapitre III, j'ai traité des premiers combats qui ont suivi la prise de contact générale et, plus particulièrement, de ceux qui ont amené l'occupation de Kirk-Kilissé.

Dans le chapitre IV, je me suis livré à une étude aussi complète que possible de la bataille de Lüle-Bourgas ou du Karaagatch.

Dans le chapitre V, j'ai raconté la bataille de Tchaltdja, à laquelle j'ai assisté.

Dans le chapitre VI enfin, j'ai résumé les quelques conclusions, celles-ci toutes personnelles d'ailleurs, que j'ai cru pouvoir tirer de mes observations.

J'espère ainsi réussir à jeter quelques éclaircissements sur une campagne jusqu'ici restée absolument ignorée de tous, en raison de la sévère censure établie autour des informations provenant du théâtre de la guerre. Malgré la brièveté de cette dernière, l'importance des effectifs engagés de part et d'autre, la rapidité et la grandeur des résultats obtenus, lui donnent,

à mon estime, une importance considérable. Il y a là, notamment pour les critiques et les écrivains militaires, un vaste champ ouvert à leurs controverses. Je serais donc très heureux, si, dans l'avenir, ce modeste travail pouvait contribuer, dans une certaine mesure, à éclairer quelque peu les recherches de ceux qui étudieront la campagne de Thrace.

J'aurais ainsi conscience de n'avoir pas été inutile, lorsque je suivais péniblement les colonnes bulgares dans la boue invraisemblable des chemins de Turquie, et ce serait là, de tous mes efforts, assurément, la plus précieuse récompense.

A. de P.



ΑΘΗΝΑΙ



# LA GUERRE DES BALKANS EN 1912

## *Campagne de Thrace*

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

#### La concentration bulgare.

Organisation générale. — La mobilisation. — La concentration. —  
Ordre de bataille des armées.

AKAΔHMIA



L'armée bulgare comprend, en temps de paix, neuf divisions, qui, normalement, se trouvaient, avant les hostilités, réparties en trois sortes d'inspections d'armée analogues à celles des Allemands. Ces inspections ou armées désignées étaient : celle de Sofia, comprenant les 1<sup>re</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> divisions; celle de Stara-Zagora, comprenant les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> divisions; et enfin, celle de Roustchouk, comprenant les 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> divisions.

Ces divisions devenaient, sur le pied de guerre, de véritables petits corps d'armée et comprenaient alors 3 brigades à 2 régiments de 4 bataillons, soit 24 bataillons.

Une artillerie divisionnaire de 3 groupes de 75<sup>mm</sup> Schneider-Canet, et de 1 groupe Krupp ancien modèle de 88<sup>mm</sup>.

Une cavalerie divisionnaire, en principe de 3 escadrons, mais qui, dans le fait, fut variable.

Deux compagnies de pionniers et une compagnie dite technique qui comprenait des télégraphistes, des aéroliers, des automobilistes, etc.

1 escadron de gendarmerie.



Enfin, les différents services : section sanitaire avec son train particulier, une ambulance, un nombre variable d'hôpitaux de campagne, un convoi administratif, un parc de munitions.

Rappelons, en outre, que la division du temps de paix est à 2 brigades de 2 régiments à 2 bataillons et que, par dédoublement, elle forme ses régiments à 4 bataillons, utilisant les réservistes des plus anciennes classes pour constituer une troisième brigade (dite de réserve) également à 2 régiments de 4 bataillons.

Le tableau suivant indique l'ordre de bataille exact des divisions avec les numéros des régiments d'infanterie et d'artillerie. Cet ordre de bataille, copié par moi dans des conditions telles que nul doute n'est possible sur son authenticité, s'est trouvé d'ailleurs constamment vérifié au cours de mes observations.

1<sup>re</sup> division. — SOFIA.

|                                  |                                              |
|----------------------------------|----------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. . . . . | 1 <sup>er</sup> et 6 <sup>e</sup> régiments. |
| 2 <sup>e</sup> — . . . . .       | 16 <sup>e</sup> et 25 <sup>e</sup> —         |
| Brigade de réserve. . . . .      | 37 <sup>e</sup> et 38 <sup>e</sup> —         |
| Régiment d'artillerie. . . . .   | 4 <sup>e</sup> régiment.                     |

2<sup>e</sup> division. — PHILIPPOLI.

|                                  |                                              |
|----------------------------------|----------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. . . . . | 9 <sup>e</sup> et 21 <sup>e</sup> régiments. |
| 2 <sup>e</sup> — . . . . .       | 27 <sup>e</sup> et 28 <sup>e</sup> —         |
| Brigade de réserve. . . . .      | 39 <sup>e</sup> et 40 <sup>e</sup> —         |
| Régiment d'artillerie. . . . .   | 3 <sup>e</sup> régiment.                     |

3<sup>e</sup> division. — SLIVEN.

|                                  |                                               |
|----------------------------------|-----------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. . . . . | 11 <sup>e</sup> et 32 <sup>e</sup> régiments. |
| 2 <sup>e</sup> — . . . . .       | 24 <sup>e</sup> et 29 <sup>e</sup> —          |
| Brigade de réserve. . . . .      | 41 <sup>e</sup> et 42 <sup>e</sup> —          |
| Régiment d'artillerie. . . . .   | 6 <sup>e</sup> régiment.                      |

4<sup>e</sup> division. — CHOUMLA.

|                                  |                                              |
|----------------------------------|----------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. . . . . | 7 <sup>e</sup> et 19 <sup>e</sup> régiments. |
| 2 <sup>e</sup> — . . . . .       | 8 <sup>e</sup> et 31 —                       |
| Brigade de réserve. . . . .      | 43 <sup>e</sup> et 44 <sup>e</sup> —         |
| Régiment d'artillerie. . . . .   | 5 <sup>e</sup> régiment.                     |

5<sup>e</sup> division. — ROUSTCHOUK.

|                                  |                                             |
|----------------------------------|---------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. . . . . | 2 <sup>e</sup> et 5 <sup>e</sup> régiments. |
| 2 <sup>e</sup> — . . . . .       | 18 <sup>e</sup> et 20 <sup>e</sup> —        |
| Brigade de réserve. . . . .      | 45 <sup>e</sup> et 46 <sup>e</sup> —        |
| Régiment d'artillerie. . . . .   | 1 <sup>er</sup> régiment.                   |

6<sup>e</sup> division. — VRATSA.

|                                  |                                               |
|----------------------------------|-----------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. . . . . | 3 <sup>e</sup> et 15 <sup>e</sup> régiments.  |
| 2 <sup>e</sup> — . . . . .       | 35 <sup>e</sup> et 36 <sup>e</sup> régiments. |
| Brigade de réserve. . . . .      | 47 <sup>e</sup> et 48 <sup>e</sup> —          |
| Régiment d'artillerie. . . . .   | 2 <sup>e</sup> régiment.                      |

7<sup>e</sup> division. — DUPNITZA.

|                                  |                                               |
|----------------------------------|-----------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. . . . . | 12 <sup>e</sup> et 26 <sup>e</sup> régiments. |
| 2 <sup>e</sup> — . . . . .       | 14 <sup>e</sup> et 22 <sup>e</sup> —          |
| Brigade de réserve. . . . .      | 49 <sup>e</sup> et 50 <sup>e</sup> —          |
| Régiment d'artillerie. . . . .   | 7 <sup>e</sup> régiment.                      |

8<sup>e</sup> division. — STARA-ZAGORA.

|                                  |                                               |
|----------------------------------|-----------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. . . . . | 10 <sup>e</sup> et 30 <sup>e</sup> régiments. |
| 2 <sup>e</sup> — . . . . .       | 13 <sup>e</sup> et 23 <sup>e</sup> —          |
| Brigade de réserve. . . . .      | 51 <sup>e</sup> et 52 <sup>e</sup> —          |
| Régiment d'artillerie. . . . .   | 8 <sup>e</sup> régiment.                      |

9<sup>e</sup> division. — PLEVNA.

|                                  |                                              |
|----------------------------------|----------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. . . . . | 4 <sup>e</sup> et 17 <sup>e</sup> régiments. |
| 2 <sup>e</sup> — . . . . .       | 33 <sup>e</sup> et 34 <sup>e</sup> —         |
| Brigade de réserve. . . . .      | 53 <sup>e</sup> et 54 <sup>e</sup> —         |
| Régiment d'artillerie. . . . .   | 9 <sup>e</sup> régiment.                     |

Quant à la cavalerie, elle comprend en temps de paix 11 régiments, dont 4 à 4 escadrons forment une division de cavalerie d'exploration et les 7 autres, à 3 escadrons, constituent la cavalerie des divisions d'infanterie, renforcées d'un certain nombre d'escadrons de réserve.

Mais tout cet état de choses fut profondément modifié au moment de la guerre. Tout d'abord, deux nouvelles divisions furent créées, la 10<sup>e</sup> et la 11<sup>e</sup>. Pour les constituer, l'on avait fait appel à toutes les disponibilités qui restaient. C'est ainsi que la 10<sup>e</sup> division fut formée de 2 brigades





de réserve, dont les hommes provenaient des excédents très forts des réservistes des différentes régions. La 11<sup>e</sup> division, elle, fut composée à 3 brigades sur le type général. Elle comprenait presque tous les bataillons de dépôt des corps de troupe et aussi quelques éléments choisis avec soin dans l'opolchénie du 1<sup>er</sup> appel, ou milice du 1<sup>er</sup> ban. Ces derniers étaient, pour la plupart, des hommes de 38 à 40 ans. Ces deux divisions entrèrent, comme les divisions actives, dans la composition normale des armées de campagne.

La division de cavalerie eut également sa composition transformée. Elle fut constituée à 5 régiments, dont 3 à 4 escadrons et 2 à 3 escadrons, soit donc 18 escadrons en tout. Elle n'avait pas malheureusement d'artillerie à cheval, mais seulement une compagnie montée de mitrailleurs Maxim,

L'infanterie était armée du fusil Mannlicher, modèle 1895, à chargeur de 5 cartouches. Cette arme est du calibre de 8<sup>mm</sup>, elle possède un couteau-baïonnette large et court.

L'opolchénie avait, en principe, le fusil Berdan, ancien modèle, muni d'une baïonnette à douille. Mais les prises importantes de fusils Mauser faites sur les Turcs permirent souvent d'armer avec ce matériel plus moderne une bonne partie des troupes d'étapes que constituait précisément l'opolchénie.

Le fusil Mannlicher a l'inconvénient assez grave de produire une légère fumée blanchâtre, au départ du coup, ce qui permettait de repérer très exactement la situation véritable de la ligne de feu d'infanterie bulgare.

Les mitrailleuses du type Maxim ont aussi le même défaut. Elles possèdent un manchon d'eau servant au refroidissement qui, après un tir à cadence vive, est la cause d'une production abondante de vapeur, ce qui permet également de déceler l'emplacement de la mise en batterie.

L'habillement de l'infanterie comporte une vareuse ou tunique de laine brune assez grossière, véritable bure monastique, mais qui la rend relativement peu visible. Le pantalon est de même nuance, ainsi que la capote. Celle-ci est très souvent roulée sur le sac.

La chaussure est théoriquement la grande botte en cuir jaune souple, mais pratiquement les deux tiers des hommes portent la sandale nationale, « l'opintchi » bulgare. Celle-ci consiste en un carré de molleton blanc qui enveloppe la jambe entière, maintenu par deux tresses de cuir enroulées autour du mollet. Ces tresses partent des quartiers supérieurs d'une forte sandale en cuir qui recouvre le pied, chaussure relativement légère et très pratique au milieu des fondrières de la route et dans la boue qui recouvrait tout.

La coiffure n'est autre que la casquette moscovite, également brune, mais dont le bandeau porte la couleur distinctive du régiment.

L'équipement consiste en un havresac en toile cachou, muni de bretelles qui se rattachent au ceinturon au point où celui-ci supporte deux grosses cartouchières. Une troisième cartouchière se porte en sautoir sur le côté gauche, comme une sorte de sac de voyage. Dans chacune d'elles il y a 50 cartouches, ensemble sur l'homme 150.

Chaque fantassin est aussi muni d'un outil individuel, en général une pelle-bêche analogue à la nôtre et dans la proportion de trois à quatre par rapport aux autres outils.

Le surplus des munitions dans l'infanterie est porté par le train de combat du bataillon. Celui-ci, constitué par des chevaux de réquisition, à raison de trois animaux de bât par compagnie, transporte ainsi 50 cartouches par homme et aussi des outils d'un modèle plus fort. Le train, ou parc de la division, porte 100 cartouches par homme.

Les troupes sont également munies de la tente-abri ab-





solument analogue à celle de nos troupes d'Afrique, mais de couleur kaki. Enfin, l'équipement est complété par une musette qui n'a rien de réglementaire et que les hommes ont, ou n'ont pas, à leur fantaisie, et par un bidon, sorte de boîte ronde et plate d'utilité pratique aussi douceuse que sa solidité (*made in Germany*).

Chaque soldat (et même les officiers) porte aussi le cache-nez national de laine brune, dont le milieu affecte la forme d'un capuchon. Il m'a paru être la solution élégante et désirable du capuchon mobile de campagne. Je l'ai éprouvé d'autant mieux que je m'en suis servi moi-même.

Seules les divisions actives et leurs brigades de réserve sont habillées complètement. L'opoltchénié n'a aucun uniforme, mais elle est complètement pourvue de ses armes et de ses effets d'équipement. La pauvreté du budget de la guerre bulgare (environ 40 millions) suffit à expliquer cet état de choses. L'on a été au plus pressé et à l'indispensable.

AKAΔHMIA



Cuisine roulante.

Cependant certains détails ont été poussés assez loin. C'est ainsi que de nombreuses unités sont pourvues de cuisines roulantes (cuisines à foyer) et aussi d'un campement collectif qui m'a paru tout à fait pratique. Ce dernier consiste en de grandes marmites, de forme légèrement aplaties qui sont portées par paires sur des chevaux de bât au train de combat des unités.

Toutes les autres armes, cavalerie, artillerie, génie, ont également le même uniforme brun de l'infanterie. Les différences se constatent aux parements des manches et à la nuance des boutons. Les officiers portent tous, uniformément, une sorte de vareuse gris vert et une culotte de même couleur.

Ils portent aussi une grande capote gris clair analogue à nos capotes d'officiers montés. Cependant, les effets meurtriers du feu ont contraint le commandement à prescrire aux officiers d'infanterie l'utilisation de la capote de la troupe, afin d'éviter les graves pertes du début de la campagne.

L'artillerie est pourvue du matériel de 75<sup>mm</sup> Schneider-Canet, dont la description n'est pas à faire, et aussi de l'ancien matériel Krupp de 88<sup>mm</sup> (1). Les divisions qui opéraient dans la zone des Rhodopes avaient, de plus, de l'artillerie de montagne, environ une quinzaine de batteries de pièces Schneider à tir rapide. Cette artillerie exige un mulet pour le transport de la pièce et trois mulets pour l'affût.

Enfin, l'on avait formé une artillerie lourde d'armée composée d'un groupe de trois batteries à 4 pièces de 120<sup>mm</sup> à tir rapide, également du système Schneider-Canet. Les particularités intéressantes de ce groupe lourd ont trait à la façon dont il a été attelé. Chaque batterie du temps

(1) Un groupe par division.







tion faite des chemins, dont les détours sont parfois extrêmement considérables, il y a, à vol d'oiseau, au moins 225 kilomètres entre Jambol et Tchataldja, soit pratiquement, sur le sol, 300 et plus, où les convois s'avançaient, trainés par des buffles, à la vitesse moyenne de 2 à 3 kilomètres à l'heure.

Chaque voiture réquisitionnée recevait une étiquette portant un numéro d'ordre, ainsi que l'inscription de son affectation à tel convoi de telle division ou de telle armée. Elle était conduite, en général, par son propriétaire, très vieux paysan dont les fils étaient à l'armée, ou tout jeune homme, encore un enfant, trop peu âgé pour être appelé au régiment.

Des fractions de 150 chariots environ, quelquefois plus, étaient conduites par de simples soldats du train, remontés pour l'occasion sur un petit cheval de réquisition dont le frêle aspect contrastait bizarrement avec la taille plus imposante de leur cavalier. Grâce à la lenteur de leur marche, grâce aussi à la bonne volonté et au zèle de leurs conducteurs, ces immenses convois se déroulaient dans un ordre parfait.

Leur marche se poursuivait jour et nuit. Lorsqu'un embarras grave ou un ralentissement quelconque provenant d'une fondrière ou d'un passage trop encombré survenait, on voyait toute une fraction s'arrêter, bivouaquer pendant quelques heures, puis continuer sa marche, et, de « grands repos » en « grands repos », parvenir enfin jusqu'au point où les convois d'armée ou de division joignaient ceux des régiments en des centres de ravitaillement désignés.

Il est à remarquer tout particulièrement que l'ensemble de ces voitures se chargeait à la gare origine d'étapes (Jambol, Straldja et Bourgas pour les I<sup>re</sup> et III<sup>e</sup> armées) et, descendant ensuite, transitait sans déchargement des convois du service des étapes dans ceux des armées, puis de là dans ceux des divisions. Elles ne se déchargeaient,

en somme, qu'aux centres de ravitaillements, où venaient les trouver les sections vides des trains régimentaires des corps. Puis, la distribution faite, tous les chariots remontaient à vide.

Il est évident que ce jeu incessant de l'arrière vers l'avant, qui, théoriquement, peut aller très loin (le nombre des chariots fournis par la réquisition pouvant être considéré comme presque infini), a néanmoins, dans la pratique, une limite. Celle-ci paraît avoir été atteinte, en effet, aux environs de Tchataldja, vers Strandja, car, malgré le stationnement des armées qui, à cette date, demeuraient sur place, sans avancer, depuis le 12 novembre, les distributions manquèrent complètement à la III<sup>e</sup> armée le 15 et le 16.

A partir de ce moment, la voie ferrée turque, utilisée de Kirk-Kilissé à Tcherkesköj d'abord, puis jusqu'à Sinekli ensuite, apporta, malgré toute la lenteur d'un trafic péniblement improvisé, un remède à une situation qui, autrement, eût été très difficilement soluble.

Les chariots bulgares sont d'un modèle relativement uniforme. Ils rappellent assez bien l'antique char des Gaulois ou des hordes germaniques des premiers âges, et, comme ceux-ci sans doute, jouissent de la précieuse faculté d'être utilisables dans tous les terrains et par tous les temps.

Pourvus par l'autorité militaire de bâches, cordes et accessoires divers, ils pouvaient porter jusqu'à 6 ou 700 kilogrammes. Ils servaient d'ailleurs indifféremment au ravitaillement en vivres et à celui en munitions, portant également bien des sacs d'avoine ou des caisses de cartouches. Enfin, quand ils remontaient vers la voie ferrée, ils transportaient également des malades ou des blessés. C'était, en somme, le chariot-omnibus.

Si l'on peut distribuer l'éloge sans aucune réserve au service de l'intendance, j'estime que l'on ne saurait faire de même, comme nous le verrons plus loin en étudiant les





événements eux-mêmes, vis-à-vis du service de santé. Celui-ci jouit, comme en France, d'une double organisation régimentaire, d'une part, et spéciale aux grandes unités, d'autre part.

Chaque division était pourvue d'une ambulance et d'un nombre variable d'hôpitaux de campagne. Elle possédait, de plus, une section de personnel sanitaire muni d'un convoi sanitaire particulier.

A vrai dire, je n'ai jamais pu arriver à démêler très exactement l'utilisation des différentes formations du service de santé. Je puis citer, à ce sujet, ce qui se passait à la bataille de Tchataldja, où un premier élément se trouvait à 1.500 mètres de la ligne de feu, un deuxième à 3 kilomètres, un troisième à 6 kilomètres, celui-ci paraissant être un point important de stationnement et de groupement des blessés, quelque chose comme une de nos ambulances actuelles à laquelle se serait jointe sa section d'hospitalisation.

D'autre part, sur la ligne d'étapes, se trouvait à chaque gîte d'étapes un élément sanitaire plus ou moins important et souvent aussi des éléments dits « hôpitaux de campagne de réserve », qui suivaient le mouvement des armées et étaient employés au fur et à mesure des besoins.

Le personnel m'a paru compétent. Il est à remarquer qu'une grande partie des médecins bulgares, dans la proportion de 9 sur 10 au moins, sont des élèves de nos écoles de médecine. Mais s'ils ont recueilli chez nous, non seulement la science, mais également des qualités précieuses de cordialité et de bon ton, ils n'ont point dépouillé pour cela la rudesse et la dureté de leur nature encore primitive. J'ai vu des blessés se traînant sur la route, agoniser en présence de médecins qui n'ont pas même fait un geste pour les secourir.

Mais le reproche le plus grave que l'on devrait leur faire, c'est de ne pas cultiver assez ce que j'appellerai « la cons-

science sanitaire ». L'épidémie de dysenterie qui ravagea l'armée bulgare à partir du commencement de novembre est en grande partie, il est vrai, le résultat de la négligence du commandement, mais aussi celui de l'imprévoyance du service de santé.

× ×

Dans le courant du mois de septembre, d'importantes manœuvres eurent lieu dans la région située immédiatement au nord des Balkans, entre Choumla et Tirnovo. Les divisions de Choumla (4<sup>e</sup>) et de Roustchouk (5<sup>e</sup>) y avaient pris part, plus la division de cavalerie. A l'issue de ces manœuvres, dont le théâtre avait été mis à l'abri des regards indiscrets avec le soin que sait apporter à se préserver de toute inquisition dangereuse la méfiance bulgare, les troupes rentrèrent en partie seulement dans leurs garnisons. La cavalerie, en particulier, n'y reparut point.

Le 30 septembre, le décret de mobilisation était promulgué, et la présence des réservistes, que l'on s'était abstenu de renvoyer dans leurs foyers, permit d'activer d'autant les opérations à effectuer. Pendant ce temps, la division de cavalerie descendait, par Chipka, dans la Roumélie, et venait border la frontière, soutenue en arrière et prolongée vers sa droite par un certain nombre de compagnies franches dites compagnies « garde-frontière », que possède l'armée régulière bulgare. Le reste de la cavalerie suivit bientôt, enlevée immédiatement dans ses garnisons par des trains spéciaux et transportée sur tout le front de Tirnovo-Seïmen à Odjaköj par Kizil-Agatch. En fin de concentration (18 octobre), la division de cavalerie se trouvait à la gauche des diverses formations, sensiblement vers Kaïbilar, couvrant la zone de stationnement de la III<sup>e</sup> armée elle-même, aile gauche du dispositif général.

C'est à ces effectifs médiocres que se borna la couver-





ture bulgare. Il est vrai que l'état de non-préparation des Tures, état parfaitement connu en Bulgarie, ainsi que, du reste, tout ce qui se passait en Turquie, permettait de s'en tenir là.

D'autre part, l'on faisait indirectement état des bandes des comitadjis bulgares ou macédoniens qui, à l'état permanent, circulent dans les régions frontières, surtout dans la montagne du côté des Rhodopes, et qui, par conséquent, servaient de couverture dans la partie la plus orientale de la zone de concentration.

Au sujet des Macédoniens, une mesure curieuse, et, à tout prendre, fort habile, fut adoptée par le gouvernement bulgare. Environ une vingtaine de mille d'entre eux furent amenés à Sofia dès le début de la mobilisation. Ils y reçurent, en même temps que des armes et des munitions, une instruction militaire sommaire et un encadrement relativement assez sérieux d'officiers de réserve et même d'officiers du cadre actif choisis parmi ceux dont l'origine ou la naissance les rattachaient à la Macédoine.

Pendant la première semaine d'octobre, les opérations de la mobilisation furent menées à bien. Différents détails sont importants à noter, en particulier l'excédent véritablement très considérable en hommes que donna la réserve. Celle-ci comporte l'ensemble des classes de 22 à 38 ans; aussi n'est-il pas étonnant de voir la surabondance d'hommes qui se présentaient dans les casernes. C'étaient les cadres qui, surtout, manquaient pour assurer une homogénéité véritable aux formations pléthoriques qui se constituaient. Certaines compagnies d'infanterie mobilisèrent à un effectif énorme, atteignant quelquefois jusqu'à 300 hommes par unité. J'ai, d'ailleurs, pu constater qu'à Tchataldja, malgré les déchets considérables dus aux nombreux engagements et surtout à la maladie, les compagnies avaient presque toutes encore 180 fusils en ligne ou peu s'en faut.

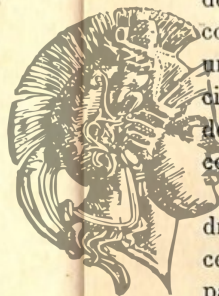
Chaque compagnie du temps de guerre, dans les régiments actifs, possède trois officiers, dont deux de l'active et un de la réserve. Ils sont secondés par un personnel suffisamment nombreux de sous-officiers dont la moitié sont gens de carrière et aussi par des « candidats officiers ». sorte de « pfännrich porte-épée », qui remplissent occasionnellement le rôle de chef de section.

La question importante dans l'infanterie, au moment de la mobilisation, est le dédoublement. Malheureusement, j'ai eu les plus grandes difficultés à me procurer des renseignements sur ce point. Je crois qu'il n'y a pas de règles absolument fixes. C'est, en principe, par compagnie qu'il doit avoir lieu. Chaque compagnie active du temps de paix ayant quatre officiers, il en reste deux dans les compagnies du pied de guerre auxquels vient s'adjoindre un officier de réserve par compagnie nouvelle. Les anciennes compagnies actives continuent alors à former les deux premiers bataillons et les compagnies nouvellement constituées constituent les deux autres.

Quant aux unités des brigades de réserve, leur encadrement m'a paru plus faible. Cependant la plupart de ces régiments, pour ne pas dire tous, sont commandés par des officiers supérieurs de l'active ou d'anciens officiers de l'armée active. Je peux citer notamment, à ce sujet, le 44<sup>e</sup> régiment d'infanterie, dont le commandant était un lieutenant-colonel d'état-major démissionnaire, qui avait fait ses études militaires en Italie, à Turin.

L'on est ainsi amené à envisager l'armée bulgare du temps de paix comme une simple armée-cadre que la foule des réservistes vient remplir au moment de la mobilisation. Sur 24 bataillons du pied de guerre il ne s'en trouve réellement que 8 appartenant à l'armée active, dans chacune des divisions.

Il est impossible cependant, malgré leur allure débraillée, leur discipline de marche plutôt incomplète, de ne pas re-





connaître à ces troupes des qualités de premier ordre. J'admets qu'en dépit de leur encadrement défectueux, la solidité des régiments bulgares puise ses sources dans deux ordres d'idées différents. Le premier vient du cœur : c'est l'enthousiasme religieux et patriotique véritablement extraordinaire que la guerre contre le Turc a suscité en Bulgarie. Le deuxième provient d'une situation établie et créée après de mûres réflexions : nonobstant la faiblesse du budget que j'ai déjà dit ne pas même atteindre 40 millions, et un contingent annuel inférieur à 30.000 appelés, les Bulgares s'astreignent cependant à effectuer de constantes manœuvres à effectif de guerre. Dans ce but, leurs réservistes viennent *tous les ans* faire une période de 12 à 14 jours environ, quelquefois moindre, mais qui suffit à entretenir l'homme dans la pratique constante du métier et à maintenir chez lui l'emprise d'une forte discipline.

Quant à l'opoltchénié et, en particulier, celle qui avait été comprise dans la formation de la 11<sup>e</sup> division, son encadrement est nul. A peine par compagnie quelqu'un ayant vaguement l'air d'un officier..., mais, là comme partout ailleurs, un cœur égal à celui des meilleurs bataillons actifs.

La mobilisation fut plus ou moins tôt terminée, suivant les facilités que pouvaient avoir eues les réservistes à rejoindre. Déjà, dans cette première période, de graves ennuis avaient été suscités du fait de la pénurie réelle de matériel de chemin de fer. N'importe comment entassés sur le toit des wagons, sur les marchepieds des voitures, partout où l'on pouvait se placer, venant à pied de fort loin, si le train ne pouvait les prendre, les réservistes trouvèrent dans leur extrême bonne volonté la solution d'un problème qui eût pu sans cela demeurer malaisée.

Dès le 4 et le 5 octobre, des transports de concentration commençaient, mais ceux-ci ne battirent réellement leur plein que vers le 10 octobre. Dans cette seconde période,

le défaut de matériel et surtout l'indigence kilométrique des voies bulgares causèrent de graves soucis. L'on fut obligé d'exécuter la majeure partie de la concentration par voie d'étapes. Ceci d'ailleurs avait été parfaitement prévu, le ministère de la guerre n'ayant pas attendu un pareil moment, évidemment, pour faire l'évaluation exacte de ses ressources et déterminer en conséquence l'exécution de son plan de concentration.

D'ailleurs, ce ne fut que lorsque la concentration eut été entièrement terminée, que le gouvernement du tsar Ferdinand déclara la guerre à la Sublime Porte (18 octobre).

Cette manière de faire est à retenir : elle a le grand avantage de laisser aux belligérants éventuels le bénéfice d'une nation neutre, pendant le temps de la mobilisation et de la concentration. Cette disposition, en particulier, s'est trouvée fort utile à la Serbie, pour qui un important matériel de guerre transitait, à ce moment, à travers l'Autriche-Hongrie et aux frontières de laquelle cette puissance n'aurait pu le laisser passer, sans violer autrement la neutralité.

Les troupes se rendirent donc sur les bases de concentration par la voie de terre et par la voie ferrée. Les premières prêtes, en raison des manœuvres, furent les divisions de Roustchouk (5<sup>e</sup>) et de Choumla (4<sup>e</sup>). Elles franchirent les Balkans par Katal et Soungourlar, se portant dans la direction de Straldja et de Jambol. La division de Stara-Zagora (8<sup>e</sup>), presque à pied d'œuvre, descendit sur Tirnovo-Seïmen, et celle de Sliven (3<sup>e</sup>), également très proche, se rendit à Kizil-Agatch.

Ainsi, par leur propre mise en mouvement, ces divisions formaient trois courants de concentration, s'acheminant vers la frontière turque entre Seïmen et Jambol, éléments de première ligne des trois armées qui derrière eux allaient se constituer.

C'est ici qu'une difficulté réellement grave allait surgir du fait des chemins de fer, dont les peu brillantes condi-





tions de matériel, la voie unique sur tout le réseau et les deux seules lignes utilisables, respectivement au nord et au sud des Balkans, interdisaient le transport rapide de plus de deux divisions, une sur chaque direction.

Or, si l'on exclut celle de Dupnitsa (7<sup>e</sup>), destinée à un emploi éventuel vers la zone occidentale, et la division de Philippopoli (2<sup>e</sup>) déjà rendue pour ainsi dire sur la base de concentration, il restait encore trois divisions à faire venir : celles de Sofia (1<sup>re</sup>), de Vratsa (6<sup>e</sup>) et de Plevna (9<sup>e</sup>).

Ce fut cette dernière qui dut utiliser la voie d'étapes. Après une marche pénible et contrariée par le mauvais temps, elle franchit les Balkans à Chipka et par Stara-Zagora descendit sur Seïmen. Pendant ce temps, la 1<sup>re</sup> division, amenée par voie ferrée sur Philippopoli et Seïmen également, débarqua entre ce dernier point et Nova-Zagora, puis elle rejoignit la 3<sup>e</sup> division à Kizil-Agatch. Enfin la 6<sup>e</sup> division, dirigée par Plevna sur Tirnovo, utilisant la voie ferrée encore incomplète de ce dernier point à Stara-Zagora, gagna Jambol où se trouvaient déjà la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> division.

Il restait encore la 10<sup>e</sup> division, à l'état embryonnaire dans toutes les casernes de la Bulgarie. Ses éléments épars ainsi que ceux de la 11<sup>e</sup> furent enlevés dans les différentes garnisons et transportés à la suite des 6<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> divisions. La 10<sup>e</sup> division fut débarquée à Nova-Zagora et se porta de là sur Kizil-Agatch, près des 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> divisions. Quant à la 11<sup>e</sup> division, elle fut rassemblée à Philippopoli. Sa destination demeurerait réservée, les trains qui avaient servi à en amener les unités demeurant tout formés encore, prêts à les reprendre et à les diriger dans le délai le plus bref sur le point qu'indiquerait l'état-major général.

Jusqu'à présent nous n'avons dit qu'un mot des 2<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> divisions. Elles avaient reçu des missions spéciales et d'ailleurs discutables, en raison même de leurs emplacements du temps de paix. Elles se concentrèrent presque sur leur

base même de mobilisation : celle de Philippopoli (2<sup>e</sup>), entre cette ville et Haskovo; celle de Dupnitsa, au point très voisin de Kustendjil.

La 2<sup>e</sup> division était, d'autre part, rattachée à l'armée qui se formait à Tirnovo-Seïmen, tandis que la 7<sup>e</sup> agissait d'une façon pleinement indépendante. On a nommé, depuis, ces divisions, les divisions de Rhodopes, en raison du théâtre où elles ont opéré.

En définitive, la concentration terminée, le matin de la déclaration de guerre, le 18 octobre, les armées bulgares occupaient la situation suivante de la gauche à la droite, ou mieux de l'est à l'ouest :

Grand quartier général du roi à Stara-Zagora.

Général en chef : général SAVOF.

Major général : général FITCHEF.

III<sup>e</sup> armée : général DIMITRIEF, à Jambol (4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> divisions, plus la division de cavalerie du général NAZLIMOF, en couverture au sud vers Kaïbilar).

I<sup>re</sup> armée : général KOETINTCHEF, à Kizil-Agatch (1<sup>re</sup>, 3<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> divisions).

II<sup>e</sup> armée : général IVANOF, à Tirnovo-Seïmen (8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> divisions).

La 2<sup>e</sup> division rattachée à cette armée était vers Haskovo.

La 7<sup>e</sup> division indépendante, sous le commandement du général Pétrof, était à Kustendjil, renforcée des contingents macédoniens.

Enfin, la 11<sup>e</sup> division, commandée par le général Veltschef, était maintenue réservée à Philippopoli.

Le roi s'était rendu à Stara-Zagora, point central quoique un peu éloigné du front, dès le 14 octobre. Il exerçait les fonctions de chef des armées; mais, de fait, le généralissime était le général Savof qui, bien que depuis peu dans le cadre de réserve, avait été appelé à ces hautes fonctions sous la pression de l'opinion publique et en raison de la grande confiance qu'il inspirait.





## CHAPITRE II.

### Andrinople.

Discussion du plan d'opérations des Bulgares. — Prise de contact de la II<sup>e</sup> armée. — Investissement et siège d'Andrinople. — Opérations des divisions des Rhodopes. — Etude du service des chemins de fer.

Dès le lendemain de la déclaration de guerre, les armées bulgares s'ébranlèrent (19 octobre) et commencèrent à franchir la frontière. On peut se demander, à ce moment, quelle devait être l'idée maîtresse du plan d'offensive bulgare.

Je n'ai jamais pu, naturellement, me la faire exprimer clairement; mais, aussi bien sous les réticences, les sous-entendus et quelquefois même les aveux formels de nombreux officiers d'état-major bulgares, que dans l'examen de leur dispositif de concentration, il est à penser que cette idée était la suivante : « Attaquer sur le front fortifié Kirk-Kilissé, Andrinople, avec la III<sup>e</sup> et la I<sup>re</sup> armée, tandis que l'on agirait sur la gauche ennemie, au sud d'Andrinople, avec la II<sup>e</sup> armée. »

L'état-major bulgare, parfaitement renseigné sur ce qui se passait en Turquie, connaissant la lenteur de la concentration turque, l'état médiocre des fortifications de Kirk-Kilissé, par contre, celui réellement sérieux des ouvrages d'Andrinople, pouvait à l'avance escompter un succès sur sa gauche; mais nul n'osait espérer que Lozengrad (1) tomberait entre les mains du général Dimitrief cinq jours après la déclaration de guerre. Comme, d'autre part, le plan de concentration tenait compte d'un état plus avancé qu'il ne le fut dans la réalité de la concentration ottomane

(1) Nom bulgare de Kirk-Kilissé.

(celle-ci devant s'effectuer, ainsi qu'elle s'est commencée d'ailleurs, entre la rivière Ergène et la ligne Andrinople-Kirk-Kilissé), l'on était résolu de fixer l'ennemi sur le front fortifié par une vigoureuse offensive des I<sup>re</sup> et III<sup>e</sup> armées, dirigées respectivement sur chacune des deux places, tandis que la II<sup>e</sup> armée, descendant le cours de la Maritza, se rabattrait sur l'Arda, puis sur la Maritza inférieure, dans le flanc gauche turc.

Une confirmation sérieuse est donnée à cette hypothèse par un aveu sous-entendu du lieutenant-colonel Asmanof, chef du bureau des opérations de la III<sup>e</sup> armée, qui reconnaissait que, en effet, à la suite des victoires de Kirk-Kilissé et de Seliolou, l'idée maîtresse du plan primitif avait été abandonnée et remplacée par une autre impliquant une offensive directe de la gauche bulgare tout droit sur Constantinople.

La manœuvre de la II<sup>e</sup> armée devait s'exécuter, d'une part, en liaison étroite sur la Toundja avec la I<sup>re</sup> armée; d'autre part à travers la région difficile de l'Arda et des Rhodopes. En effet, la 2<sup>e</sup> division, dissociée en plusieurs colonnes, devait balayer les populations pomak ou bulgares musulmanes, qui montraient des sentiments hostiles dans le district du Toumbrige, s'emparer des vallées supérieures du Kara-Sou et de l'Arda, et se rabattre enfin sur la Maritza, entre Dimotika et Andrinople.

Ce mouvement était relié à l'ensemble des opérations des armées serbes et hellènes par la 7<sup>e</sup> division. Celle-ci avait également pour mission, de concert avec les irréguliers macédoniens, qui se trouvaient au nombre d'une quinzaine de mille dans la région, de balayer les Rhodopes, d'en expulser les fractions gênantes des bandes ottomanes, et, descendant la vallée de la Strouma, de prendre pour objectif Sérès, sur la voie ferrée de Salonique à Constantinople.

La 11<sup>e</sup> division, enfin, demeurait toujours réservée à Phi-





lippopoli, prête à être embarquée pour Andrinople, dont il semblait qu'en raison de sa composition spéciale, elle dût être appelée, plus que toute autre, à fournir en partie le corps de siège.

A-t-on examiné, dès le temps de paix, chez les Bulgares, l'hypothèse d'un siège régulier d'Andrinople ou, plus simplement, celle d'un investissement éloigné avec troupes chargées de masquer la place ?

La question est hors de doute, et je suis assuré qu'elle a été résolue par l'affirmative quant au siège, autant par raison des exigences de l'orgueil national, que par ce que j'ai vu moi-même en gare de Sofia, dès le 17 octobre, où des trains entiers chargés de canons longs et courts partaient dans la direction de Tirnovo-Seïmen.

Dans toutes les conversations, les officiers d'état-major bulgares, particulièrement, insistaient avec force, disant à chaque instant : « Il faut prendre Odrin (1). »

La question m'a paru, en tout cas, relever davantage de l'ordre moral, chez eux, que d'une utilité pratique considérable pour le succès de leurs opérations.

Les Bulgares avaient-ils prévu le cas où, la chute de Kirk-Kilissé survenant, ils seraient amenés à s'avancer, toutes forces réunies, vers le sud ou le sud-est, à la rencontre des armées turques enfin concentrées ? Ceci paraît probable, puisque c'est précisément à cette solution qu'ils se sont arrêtés plus tard. Mais, dans cette marche, avaient-ils prévu l'écoulement à droite et à gauche du camp retranché d'Andrinople ?... ou le maintien du siège ?... ou le maintien simplement de l'investissement ?... Toutes ces questions n'ont pas paru être absolument nettes dans l'esprit du commandement, et il est notoire, d'après leurs propres aveux, qu'ils ont subi l'emprise des événements. Ils ont été les premiers surpris de la rapidité de leurs succès,

(1) Nom bulgare d'Andrinople.

s'étant attendus à une résistance beaucoup plus vive de la part des Turcs.

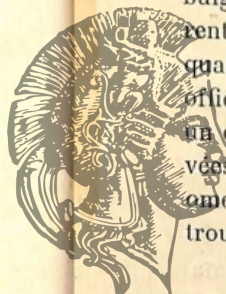
Leurs renseignements du côté de Kirk-Kilissé, du mauvais état et du peu de valeur notamment des fortifications de la place, étaient fort complets, et ils avaient l'intention d'exécuter contre elle une attaque de vive force. Dans ce but, ils avaient pris soin de masquer, autant que faire se pouvait, jusqu'à l'existence même de la III<sup>e</sup> armée. C'est pour cela que la zone de concentration de celle-ci était en retrait en arrière et à droite de celle de la I<sup>re</sup> armée, et que, de plus, la division de cavalerie, vers Kaïbilar et Odjaköj, formait un rideau impénétrable en avant, masquant absolument l'arrivée des divisions du général Radko Dimitrief.

D'ailleurs, les Turcs ignorèrent tout de la concentration bulgare, et, même lorsque le contact eut été pris, ils n'eurent que des notions très vagues des troupes qui les attaquaient, ainsi que le prouve un compte rendu pris sur un officier de cavalerie ottomane qui, non seulement donnait un ordre de bataille fantaisiste, mais mentionnait des arrivées de colonnes qui n'existaient pas, ou, réciproquement, omettait de signaler la présence de l'ennemi là où il se trouvait réellement.

× ×

Le 19 octobre, la II<sup>e</sup> armée, s'avancant vers le sud-est, prit le contact avec des éléments de l'ennemi en avant de Mustapha-Pacha. Le mouvement était réglé de la façon suivante : la 8<sup>e</sup> division suivait la rive droite de la Maritza par Harmanli et Lubimetz; la 9<sup>e</sup> division, la rive gauche par Kolarchko-Selo et Kirilovo, cette dernière division assez fortement en retrait par rapport à la 8<sup>e</sup>.

Les Turcs, dont les premiers postes étaient au lieu dit de la Quarantaine ou du Lazareth, à la frontière même, se retirèrent dès les premiers coups de canon et rétrogra-



190



dèrent presque sans résistance sur Mustapha-Pacha. Ils marquèrent un temps d'arrêt vers la gare, où le 30<sup>e</sup> régiment d'infanterie bulgare, qui formait l'avant-garde, éprouva quelques pertes en se déployant, puis ils passèrent sur la rive gauche de la Maritza et essayèrent de faire sauter derrière eux le vieux pont de pierre, sur lequel passe la route de la station de Mustapha-Pacha à la ville même. L'explosion du fourneau, très mal agencé, sur le côté amont du pont, à la clef d'une voûte, endommagea très légèrement celle-ci et n'entrava en aucune façon la circulation. Les Turcs n'eurent pas le temps de renouveler leur tentative : deux escadrons du régiment de cavalerie du roi se précipitèrent en trombe sur le pont et entrèrent, avec les derniers fuyards, à Mustapha-Pacha.

Le roi Ferdinand était venu assister des hauteurs de Belitza au premier engagement de ses troupes. Celles-ci montrèrent, il faut le reconnaître, une ardeur réellement extraordinaire, premier témoignage de la supériorité morale très nette que, dès ce moment, les Bulgares avaient sur leurs adversaires.

Dans la journée du 20, les divisions des Rhodopes entraient dans les vallées supérieures de la Brégalnitza, de la Strouma et du Kara-Sou. La forteresse de Djoumaïa tombait aux mains de la 7<sup>e</sup> division, tandis que des fractions de la 2<sup>e</sup> division mettaient la main sur l'important passage de Kirdjali, sur l'Arda. D'autre part, ainsi que je l'expliquerai plus loin, le même jour, la 1<sup>re</sup> armée franchissait la frontière vers Konstantinovo et Dervent, suivie, en arrière et à droite, de la III<sup>e</sup> armée, qui, le 21, entraient elle aussi en Turquie entre Odjaköj et Topchoular.

J'étudierai dans le prochain chapitre la façon dont s'est produite l'offensive des 1<sup>re</sup> et III<sup>e</sup> armées. Je n'en dirai pour le moment qu'un mot : dans le plan primitif d'opérations, la 1<sup>re</sup> armée devait suivre l'orientation générale de la Toundja, du moins avec ses éléments de gauche, et, de

ce fait, la 3<sup>e</sup> division, qui en faisait partie, fut arrêtée sur le front nord d'Andrinople, où elle prit, au début, une part active aux opérations de l'investissement. Cette division, ainsi qu'on le verra plus loin, eut à soutenir, vers Hadjiköj et Muratchilar, une série de combats qui, d'une part, se rattachaient à ceux que le reste de la 1<sup>re</sup> armée et la III<sup>e</sup> engageaient vers Seliolou et Kirk-Kilissé, et, d'autre part, à ceux que livrait en même temps la II<sup>e</sup> armée autour d'Andrinople.

Le 21 et le 22 octobre, la progression continua dans l'armée du général Ivanof, sur les deux rives de la Maritza. 8<sup>e</sup> division au sud, 9<sup>e</sup> division au nord. Cette marche en avant donna lieu au combat de Jourouch (22 octobre), à la suite duquel la ligne d'investissement de la place fut conquise, et en même temps l'Arda atteinte et dépassée. Depuis le combat de Mustapha-Pacha, il ne semble pas qu'un contact très étroit ait été gardé, ni que la marche en avant ait été rapidement menée; toujours est-il qu'en arrivant sur la ligne de crêtes légèrement au sud des villages de Kadiköj et de Buldurköj, l'avant-garde de la 8<sup>e</sup> division dut stopper et s'organiser défensivement à hauteur de ces points, tandis qu'une force turque, évaluée à une division environ, prenait l'offensive contre elle. Les Turcs, arrêtés eux-mêmes dans leur progression, s'établirent en avant des villages de Koujounli et de Jourouch, vers le point coté 153. Appuyés vers le nord à la Maritza, les deux partis ne pouvaient essayer une solution que vers le sud. C'est ce qui eut lieu effectivement de part et d'autre; mais ils ne réussirent ainsi qu'à étendre davantage dans cette direction leur ligne de feu. Cependant, comme les effectifs des Bulgares s'accroissaient sans cesse, ceux-ci allaient se trouver en mesure de déborder définitivement leurs adversaires, et déjà ils avaient orienté une brigade par le point coté 140, dans la direction générale de Koujounli, quand deux attaques turques débouchèrent en même temps, dirigées sen-



siblement face au nord-ouest, vers Buldurköj et Kadiköj, en remontant les ravins qui mènent à ces villages.

Ces attaques se trouvèrent alors prises à partie par un feu violent d'artillerie, qui provenait de la rive gauche de la Maritza. En effet, de ce côté, les éléments de la 9<sup>e</sup> division avaient progressé sans difficulté et, dès que le premier groupe d'artillerie survenant, fut arrivé à hauteur de Kadiköj, il put s'employer utilement contre la chaîne très dense des tirailleurs turcs qui attaquaient la 8<sup>e</sup> division. Se mettant en batterie vers le petit hameau d'Aktchabrahim, son tir eut les effets les plus heureux. Les lignes ottomanes, prises d'écharpe par un feu réellement très précis, se retirèrent en désordre, sans que l'intervention du mouvement tournant de la droite bulgare ait encore pu se faire sentir. Les Turcs se replièrent sur les ouvrages de Papas-Tépé, qui ouvrirent le feu pour protéger leur retraite.

Les régiments ottomans, en s'enfuyant, subirent des pertes graves, ayant plusieurs centaines de tués et de blessés et environ un millier de prisonniers. Ils abandonnèrent, en outre, une certaine quantité de matériel, entre autres quatre pièces Krupp du calibre de 88<sup>mm</sup> ancien modèle.

C'est à ce combat de Jourouch qu'aurait pris naissance cette histoire, que je n'hésite pas à qualifier de légende, n'ayant jamais pu en vérifier l'authenticité, là où j'ai vu les Bulgares se battre et aussi là où j'ai pu relever les traces visibles de leur progression sous le feu dans les différents champs de bataille que j'ai pu visiter : l'on racontait alors couramment que la chaîne d'infanterie, dès 600, 800 mètres, 1.000 même, échappait à ses chefs et se ruait en avant au cri de : « Na noge » (au couteau !... à la baïonnette). Je ne méconnaissais en rien la furia des fantassins bulgares, ni leur très réelle bravoure; mais, là comme partout ailleurs, ils ont procédé sagement, prudemment même, ne faisant pas un pas en avant sans le marquer d'une tranchée

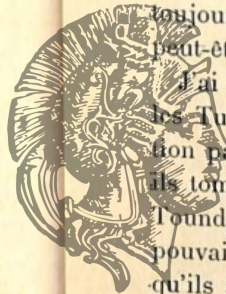
et ne donnant l'assaut que lorsque les conditions de préparation leur paraissaient suffisantes.

Cependant, la veille de ce jour, le 21 et également le 22, dans le secteur de la Toundja et vers l'est, les essais des Turcs pour rejeter au loin les troupes chargées de l'investissement avaient également un plein insuccès. Etablies vers Boujouk-Schmailtcha, sur la rive ouest de la Toundja, et vers Muratchilar et Tausan-Kouroudjoukôj, sur la rive est, les forces ottomanes, qui également avaient pris l'offensive, furent non seulement arrêtées, mais, prétend tout au moins le *Bulletin officiel* de Bulgarie, prises de panique et rejetées sur la place, abandonnant 12 pièces d'artillerie et 18 caissons. Il est vrai qu'un communiqué officiel est toujours sujet à caution et que la panique dont il parle a peut-être été tout simplement une retraite honorable.

J'ai parcouru la région où ces combats se sont livrés : les Turcs y avaient fait de sérieux ouvrages de fortification passagère, mais, une fois chassés de leurs positions, ils tombaient, par des descentes presque abruptes, sur la Toundja et la plaine nord d'Andrinople, où leur artillerie pouvait difficilement protéger leur retraite, ce qui explique qu'ils aient éprouvé des pertes sérieuses en se retirant.

A partir de ce moment, l'investissement proprement dit d'Andrinople commença. Du 26 au 28 octobre, une suite ininterrompue de trains que je vis défiler devant moi en gare de Tirnovo-Seimen amena non seulement la 11<sup>e</sup> division, jusque-là maintenue disponible, à Philippopoli, mais aussi toutes les pièces de siège.

Je dois avouer posséder un nombre relativement restreint de renseignements sur la façon dont ont été constitués les équipages de siège. J'ai cependant rencontré plusieurs batteries de pièces de gros calibre, soit sur wagons dans les gares, soit au moment où elles étaient trainées sur des chariots à buffles à travers les pistes et les chemins. Elles étaient, en très grosse majorité, constituées de



26 28



canons longs. Ceux-ci étaient presque tous de fabrication allemande, venant de chez Krupp. Ils étaient du calibre de 150<sup>mm</sup> et de 120<sup>mm</sup>, ces derniers en grosse majorité. Il y avait aussi quelques pièces françaises; enfin, un certain nombre de pièces courtes de Schneider et aussi de Krupp; puis de nombreuses batteries légères composées de pièces allemandes ancien modèle du calibre de 88<sup>mm</sup>, et jusqu'à une batterie de 6 coupoles cuirassées mobiles, du système Schumann, armées de canons à tir rapide de 57<sup>mm</sup>.

Tout ce matériel ne m'a pas donné l'impression d'un équipage de siège d'un rendement considérable et puissant. Il est plus que probable que les raisons budgétaires sont suffisantes pour expliquer le nombre trop restreint de pièces que les Bulgares ont pu amener devant Andrinople et le peu d'homogénéité qu'il y avait entre elles.

Au début du siège, le groupe lourd de 120<sup>mm</sup> Schneider-Canet à tir rapide avait été envoyé de Tirnovo-Seimen sur l'Arda, à la disposition du général commandant l'armée de siège; mais bientôt, lorsque la marche sur Tchataldja fut entamée, on lui fit rejoindre la III<sup>e</sup> armée à Ermeniköj.

Ajoutons pour être complet qu'un certain nombre d'aéroplanes (huit ou dix) furent adjoints également à la II<sup>e</sup> armée. Il y en eut deux ou trois qui exécutèrent des vols assez remarquables, surtout dans les débuts. J'ai assisté à l'un d'eux. L'avion volant très haut, de 1.200 à 1.400 mètres environ, décrivait de vastes cercles au-dessus de la ville assiégée. Les Turcs faisaient un feu d'enfer sur lui, mais bien inutilement d'ailleurs, car les shrapnells éclataient très au-dessous de l'audacieux oiseau. Cependant, observons que ce ne sont là que des tentatives isolées, et pratiquement il n'y a pas eu de mise en valeur de l'aviation pouvant donner des résultats précis et efficaces.

Par contre, le parc de ballons captifs établi à Kemal a paru donner lieu à une bonne utilisation. Le secteur d'at-

taque choisi, et d'ailleurs presque imposé par l'impossibilité de s'éloigner de la voie ferrée, fut le secteur du nord-ouest. Il était impossible, en effet, de s'éloigner beaucoup du rail, non seulement en raison de la difficulté du transport des pièces de siège, mais surtout parce que leur ravitaillement en munitions, une fois mises en batterie, aurait été plus que difficile. Il y avait bien, il est vrai, un petit Decauville à voie de 0<sup>m</sup>,60 que j'ai vu passer en gare de Mustapha-Pacha, mais son kilométrage insuffisant ne permettait pas d'utiliser bien loin ce moyen de transport moins primitif que le chariot à buffles.

Le saillant nord-ouest des ouvrages autour d'Andrinople est marqué par une sorte de « feste », construite au point coté 171, près de Tchiflik-Ekmektchiköj. Vers l'ouest, la ligne principale de défense passe par Kadinköj, sur la rive gauche de la Maritza. Puis, par l'ensemble des ouvrages de Papas-Tépé et le village de Doudjaros, elle gagne la vallée de l'Arda. Au sud de cette rivière, elle s'appuie au centre de résistance de Kartal-Tépé, où de nombreuses fortifications récentes avaient été élevées. Après quoi, la ligne principale de défense fait face au sud et, revenant sur la rive gauche de la Maritza, elle passe par les organisations défensives de Pachatchajir. Elle s'infléchit ensuite vers le nord où, par Tchiflik-Günes, sur le Sajloundéré, elle rejoint l'ancien ensemble fortifié qui, à l'heure actuelle, partout ailleurs, constitue la deuxième ligne de défense du camp retranché. Elle s'y appuie par les ouvrages à l'est de Musubejli à la cote 148, fait saillant au nord avec les trois forts de Deve-Köj, d'Aïvas-Baba et de Kavalik qui ceinturent le village d'Arnautköj, puis, courant par Karadjaköj et Havaras, en avant du triangle fortifié de Karaguez, elle rejoint la « feste » d'Ekmektchiköj.

Les marais, bientôt, en novembre, les inondations, réellement formidables des cours d'eau déjà fort larges au



triple confluent de la Maritza, de la Toundja et de l'Arda, rendent le parcours de la zone nord-ouest extrêmement malaisé. Cependant, en raison de la nécessité primordiale que je viens d'exposer de ne point s'éloigner de la voie ferrée, on fut contraint de l'adopter comme zone du secteur d'attaque.

La ligne d'artillerie fut portée sur la longue croupe qui s'étend à l'est du ruisseau de Kemal au nord de la Maritza. Entre Maritza et Arda, elle était établie à un kilomètre à l'est de la ligne Jourouch-Koujounli, et au delà de l'Arda elle se prolongeait en avant du front Kjormout-Saltakli.

La ligne de couverture de l'artillerie m'a paru, en particulier dans la région de Kemal, établie beaucoup trop près (400 mètres environ) des batteries de siège. Celles-ci, par contre, bien disposées, bien défilées, quoique beaucoup trop peu nombreuses, semblaient avoir une action efficace sur les ouvrages ennemis.

En tout cas, aussi bien dans le domaine de l'artillerie que dans celui de l'infanterie, on ne peut réellement reprocher aux Bulgares de ne pas assez remuer la terre, depuis le commencement du siège. La place a cependant, jusqu'à l'heure actuelle, résisté à tous leurs efforts, mais il est assez vraisemblable qu'elle ne pourrait durer longtemps, si les hostilités se poursuivaient encore, la faim finissant par avoir raison des obstinations les plus courageuses.

7 N 8 N  
Le premier effort de l'attaque s'est porté sur le fort de Kartal-Tépé, situé assez fortement en saillant face au sud-ouest. Cette disposition a permis de le soumettre à un feu convergent d'un demi-cercle de batteries, auxquelles il lui était difficile de riposter. Ecrasé sous le tir de ces dernières, il fut enlevé par un assaut exécuté dans la nuit du 7 au 8 novembre. Des pièces de siège y furent tout

aussitôt amenées et commencèrent à prendre à revers les ouvrages de Papas-Tépé. Ceux-ci, aux trois quarts détruits, furent également occupés en partie par les Bulgares, le 22 novembre. Mais les Turcs ont maintenu leur position du côté de la cote 125, près de Marach. Cependant, l'installation de batteries de siège à Papas-Tépé pourra permettre de faire subir aux fortifications ottomanes de Tchiflik-Ekmektchiköj un feu convergent qui, sans doute, produira le même effet que sur les précédents ouvrages.

Tchiflik-Ekmektchiköj tombé, il semble bien qu'à partir de ce moment la reddition d'Andrinople ne se fasse plus guère attendre. Il est vrai que la cessation des hostilités rend tout cela d'un domaine purement hypothétique, laissant désormais à la famine le soin d'achever l'œuvre bulgare.

Ce qui demeure plus intéressant, c'est de savoir comment la II<sup>e</sup> armée, primitivement destinée à agir à l'ouest et au sud d'Andrinople, sur le flanc gauche des forces turques, qui, pensait-on, devaient se concentrer entre cette ville et l'Ergène, et à prendre ainsi une part importante à la bataille générale, s'est trouvée amener à former le corps de siège d'Andrinople et à s'absorber tout entière dans cette besogne, n'ayant aucun de ses éléments à Lüle-Bourgas d'abord, ni à Tchataldja ensuite.

28 0  
Au début du siège, la situation exacte de la II<sup>e</sup> armée est définie en date du 28 octobre par le croquis ci-contre, tel que j'ai pu l'établir d'après un calque de situation journalière. Ce calque, laissé ouvert par mégarde devant moi dans le bureau des opérations de la II<sup>e</sup> armée, où j'ai pénétré ce jour-là, ne fut pas assez vite replié pour que je n'en aie conservé précieusement dans ma mémoire les données essentielles.

Or, à cette même date, la bataille de Lüle-Bourgas-Bounarhissar s'engageait, et, étant donnée son importance, le



petit nombre des divisions (cinq) que les Bulgares pouvaient y amener, il importait de renforcer au plus tôt les I<sup>re</sup> et III<sup>e</sup> armées. C'est ainsi qu'une brigade de la 3<sup>e</sup> division fut détachée tout d'abord, et, accourant à marches forcées par Kavakli et Jana, put prendre ainsi une part importante à la bataille.

La 3<sup>e</sup> division tout entière suivit, ainsi que la 9<sup>e</sup>, dont seulement la brigade de réserve fut maintenue à Tchömlek-Akbonnar. Le 29 octobre, tandis que je franchissais les hauteurs de Soukioun-Tépé, descendant par Hadjiköj sur la Toundja, j'ai assisté à la relève de la 9<sup>e</sup> division par la 11<sup>e</sup>, que l'on venait d'amener de Philippopoli à Mustapha-Pacha, et qui remplaçait cette dernière dans le secteur entre Maritza et Toundja.

Puis comme, à ce moment, le corps de siège était réduit à deux divisions, plus une brigade, que la 2<sup>e</sup> division arrivait à peine à Dimotika, au sortir des Rhodopes, l'on fit appel aux Serbes. Ceux-ci envoyèrent deux divisions de deux brigades chacune. Une, la 5<sup>e</sup> division active, l'autre, composée de réservistes. Ces deux divisions occupèrent, l'une le secteur entre Arda et Maritza, l'autre celui entre Maritza et Toundja. La 11<sup>e</sup> division fut reportée davantage vers le sud, dans la zone de Demerantlija, complétant ainsi l'investissement de ce côté, en liaison sur la Maritza inférieure avec la 8<sup>e</sup> division qui poursuivait l'attaque dans le secteur de l'ouest entre l'Arda et la partie aval du fleuve.

Les divisions serbes sont entrées dans la composition intégrante de l'armée de siège, absolument comme si elles eussent été des troupes bulgares, à ce point même que le quartier général de la II<sup>e</sup> armée et le général Ivanof en personne sont demeurés constamment à Mustapha-Pacha, bien qu'aucune troupe bulgare ne s'y trouve plus.

Un dernier point intéressant dans l'organisation du siège d'Andrinople est l'agencement d'une ligne de communica-

tions relativement assez rapide qui, vers la fin du siège, a été établie entre la voie ferrée du nord que l'on a réussi à pousser jusqu'à Kadiköj, et la voie ferrée du sud de Dimotika et de Koulüle-Bourgas. La route de Kadiköj à Dimotika franchit l'Arda à Simenli. Elle a été améliorée et est, en somme, assez bonne, eu égard particulièrement à la déplorable situation des autres voies de communication, qui ne sont que lacs de boue et fondrières. Un service de camions automobiles a été organisé entre Dimotika et l'Arda. Malheureusement, la solidité du pont de pilotis établi sur cette rivière ne permet pas d'y risquer les voitures à poids lourd. Le reste de la route, jusqu'à la gare de Kadiköj, environ une vingtaine de kilomètres, se fait donc en utilisant, comme partout ailleurs, les chariots à buffles bulgares.

Dimotika est, depuis la fin du mois d'octobre, entre les mains des Bulgares. C'est à la 2<sup>e</sup> division, sous les ordres du général Kovatchef, que revient le succès de cette opération. Partiellement ainsi que je l'ai dit plus haut, de la région de Maskovo, et fragmentée en plusieurs colonnes d'importances diverses, cette division, après avoir mis la main sur le passage de l'Arda de Kirdjali, s'était rabattue vers l'est, poussant devant elle quelques détachements sans consistance. Dans ce mouvement, elle fut flanc-gardée par un élément qui descendit également presque sans coup férir la vallée du Kara-Sou.

A la 2<sup>e</sup> division, ainsi qu'à la 7<sup>e</sup>, et plus particulièrement même à cette dernière, étaient adjointes d'importantes fractions de ces bandes macédoniennes dont j'ai mentionné déjà l'organisation hâtive et l'encadrement improvisé.

Quant aux opérations ultérieures de la 2<sup>e</sup> division, elles paraissent jusqu'à présent se résumer en ceci : couverture vers le sud et le sud-est du siège d'Andrinople, occupation progressive des régions avoisinantes qui se trouvaient infestées par des bandes de bachi-bouzouks, puis, au fur





et à mesure de la marche sur Tchataldja, mainmise sur la portion de voie ferrée s'étendant de Dimotika et Koulule-Bourgas à Baba-Eski; enfin, en dernier lieu, occupation de Dédé-Agatch.

Ce dernier point présentait une double importance aux yeux de l'état-major bulgare, parce que l'on savait, d'une part, y trouver un important dépôt de locomotives et de wagons tures et que, d'autre part, c'était un port important qui permettait la liaison par mer avec Salonique et la Grèce, chose encore impossible tant que la voie ferrée de Dimotika au grand port de Macédoine n'aurait pas été mise complètement en état par les troupes du génie.

Nous devons enfin signaler la dernière opération qui, en même temps, a marqué la fin des hostilités turco-bulgares : des fractions turques échappées des troupes qui opéraient en Macédoine, espéraient peut-être se glisser inaperçues au sud de Dimotika (chose admissible en somme, puisque les Bulgares manquaient presque complètement de cavalerie) et regagner sinon Constantinople, à tout le moins Gallipoli et la Chersonèse; arrêtés et enveloppés par les troupes de la 2<sup>e</sup> division, ces débris viennent de mettre bas les armes, laissant 8.000 prisonniers environ aux mains des Bulgares.

La 7<sup>e</sup> division enfin, plus particulièrement appuyée par les contingents macédoniens, devait coopérer d'une façon plus étroite avec les forces serbes et hellènes. Son objectif était Sérès, puis, éventuellement, Salonique.

Partant de Kustendjil, sa base de concentration, cette division; dès le 20 octobre, s'emparait de Djoumaïa, faiblement défendue, et occupait le cours supérieur de la Strouma et de la Bregalnitsa. A partir de ce moment, et en raison même de leurs effectifs insignifiants, les quelques fractions turques qui se trouvaient dans ces parages s'effondrèrent, laissant le terrain complètement libre. La 7<sup>e</sup> division dès lors, par plus que la 2<sup>e</sup>, n'eut à combattre pendant sa marche dans la vallée de Rhodope.



Sérès une fois occupée, l'armée grecque en marche sur Salonique, l'intérêt militaire, mais surtout politique, qu'il y avait à coopérer à l'attaque de cette ville, porta le général Thodorof, qui commandait le groupement de la 7<sup>e</sup> division, et de ses éléments macédoniens, à y diriger ses troupes où elles arrivèrent le 9 Novembre. Les opérations de Salonique une fois terminées, les Bulgares s'entendant aussi mal que possible avec les Grecs, l'insuccès de Tchataldja les incitant d'autre part à concentrer plus étroitement leurs forces en Thrace, ils demandèrent à la flotte Hellénique de transporter la majeure partie de la 7<sup>e</sup> division à Dédé-Agatch, laissant une brigade seulement à Salonique.

Ceci fut bien accueilli de la part de ces derniers et exécuté par eux avec un empressement suspect mais dans des conditions de célérité qui paraissent remarquables.

Il est à remarquer que ce transport semblait, à priori, plus aisé par la voie ferrée. C'est à la trop longue exécution du travail de leurs pionniers de chemin de fer que les Bulgares.



devient de n'avoir pu le faire.  
Cependant, depuis deux semaines déjà des  
compagnies du génie avaient été diri-  
gées le long de cette voie pour la  
mettre en bon état de fonction-  
nement.

Il est juste d'ajouter que l'on n'a pu, non  
plus, faire remonter à temps les lo-  
comotives de Dédé-Agatch ni le matériel  
qui s'y trouvait.

Enfin, les Turcs avaient par exception,  
particulièrement bien aussi leurs destru-  
ctions entre Séres et Salonique, et leur  
réparation a exigé un temps très long.  
Cependant, je dois dire que la pra-  
tique des destructions ne me paraît  
pas être le point fort du génie turc.  
A ce sujet, j'ai visité et vérifié en  
détail un pont situé à 1 kilomètre  
à l'ouest de la station de Kabakchak-  
koj, près de

Tchataldja, et que les Turcs venaient de faire sauter quel-  
ques jours avant, ayant eu cette fois tout le temps néces-  
saire pour exécuter cette opération avec soin. La rupture  
n'a affecté que deux portées sur trois, quoique la troisième  
ait été également l'objet d'une tentative d'explosion; enfin,  
la pile qui restait isolée n'était nullement endommagée. Il  
suffisait donc de déboulonner le tablier brisé qui pendait  
au-dessus du thalweg et d'en préparer un nouveau, avec de  
simples madriers, pour rétablir la continuité du rail.

Il est juste d'ajouter, pour le pont en question, que le  
génie bulgare demandait trois jours pour la réparation et  
que huit jours après cette déclaration, qui m'avait été  
faite à l'état-major de la III<sup>e</sup> armée, rien n'était encore  
exécuté.

Au demeurant, tout ce qui concerne l'adaptation des  
chemins de fer aux besoins des armées est à l'état em-  
bryonnaire chez les Bulgares aussi bien comme troupe,  
puisque le bataillon à cinq compagnies qui devrait norma-  
lement exister d'après l'organisation générale m'a semblé  
n'avoir qu'un effectif très faible, que comme personnel de  
direction. Il y a au ministère de la guerre une section mi-  
litaire du service des transports, laquelle est d'ailleurs se-  
condée par l'organe directeur habituel du temps de paix.  
Cet organe comporte un ministère entier, dit des chemins  
de fer et des voies de communication. Ceci prouve bien  
l'importance que l'on attachait aux voies ferrées, mais  
cela n'empêche pas que la pénurie de matériel et le man-  
que de voies nombreuses ont été également le plus grave  
des inconvénients qui pesaient sur les opérations des ar-  
mées du roi Ferdinand.

Le ministère des chemins de fer passait entièrement sous  
la direction du Département de la guerre au moment de la  
mobilisation, tout son personnel, y compris le ministre lui-  
même, étant militarisé, et il continuait ainsi, sous cette





nouvelle forme, un service sensiblement analogue à ses attributions du temps de paix.

Quant à la section militaire des transports, elle comprenait un personnel trop peu nombreux d'ailleurs, à peine trois ou quatre officiers d'état-major spécialisés, que, d'ailleurs, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer presque tous et d'interviewer longuement. Parmi ces officiers, les uns furent maintenus au grand quartier général à Stara-Zagara d'abord, à Kirk-Kilissé ensuite pour régler l'ensemble du service, les autres furent répartis dans les différentes gares origines d'étapes, en particulier à l'importante gare de Mustapha-Pacha, où le même officier fut en permanence maintenu; les autres organisèrent successivement les gares de Dimotika, de Tchoulou, de Tcherkesköj, et, en dernier lieu, celles de Sinekli et de Dédé-Agatch.

Dans le reste de l'ensemble du réseau ferré fonctionnait un système de commission de gare, composée d'un officier de réserve et du chef de gare habituel, commission qui dirigeait l'exécution du service. Une commission supérieure siégeait à Sofia, d'où les ordres de transport étaient adressés, de manière à diriger les trains mi-partie sur Nova-Zagara et Jambol (ravitaillement des I<sup>re</sup> et III<sup>e</sup> armées), mi-partie sur Tirnovo-Seïmen et Mustapha-Pacha (ravitaillement de l'armée de siège d'Andrinople). A part les encombrements inévitables, surtout sur un réseau aussi faible et tout entier à voie unique, l'ensemble du service a réussi à débiter aux gares origines d'étapes une moyenne de huit à neuf trains par jour, ce qui peut être considéré comme relativement satisfaisant.

### CHAPITRE III.

#### Kirk-Kilissé.

Comparaison générale des forces turques et bulgares. — Prise de contact à la I<sup>re</sup> armée. — Combats de Vajsal, de Seliolou, d'Ortakchi. — Marche en avant de la III<sup>e</sup> armée. — Erikleré, Eski-Polos, Petra. — Prise de Kirk-Kilissé.

A la fin de la concentration, la I<sup>re</sup> armée était établie dans la zone délimitée par les points suivants : Karaptcha, Popovo, Tchitalovo, Karakli, et se trouvait ainsi de part et d'autre de la Toundja. Elle avait la 3<sup>e</sup> division sur la rive droite, la 1<sup>re</sup> division sur la rive gauche et enfin, la 10<sup>e</sup> division au nord, et par conséquent en deuxième ligne, en arrière des deux précédentes. Le général Koutintchef, qui la commandait, s'était installé à Kizil-Agatch avec son état-major. Nous avons déjà établi que l'objectif général de la I<sup>re</sup> armée était dans le plan d'opérations, la zone à l'est d'Andrinople et le front nord de cette place, en gros la direction générale qui lui avait été indiquée fut Hasköj. La liaison avec la II<sup>e</sup> armée se faisait sur la ligne Soudjak-Pachamalek; ceci a peu d'intérêt d'ailleurs, puisque, en raison de la tournure qu'ont prise les événements, la 3<sup>e</sup> division, s'est trouvée faire partie du corps de siège d'Andrinople, du moins pendant quelque temps. Quant à la liaison avec la III<sup>e</sup> armée, elle s'est faite sur la ligne ci-dessous indiquée et que suivait la colonne d'extrême droite du général Dimitrief : Midiris, Saranli-Jeniköj, Aklatli, Deremaklé, Odjaköj, Tchesmeköj, Keremetlija.

Que savait-on des Turcs à ce moment ? L'on pensait que leurs quatre corps d'armée du premier « ordou » (1), mis à

(1) Ordou ou inspection d'armée (1<sup>er</sup> ordou, Constantinople; 2<sup>e</sup> ordou, Salonique; 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> ordou, Anatolie).



peu près sur le pied de guerre, devaient déjà stationner en face des Bulgares. Les renseignements donnaient : un corps à Andrinople, évidemment le IV<sup>e</sup>, puisque son siège était en ce point; ce corps paraissait renforcé d'au moins une division de rédifs, ce qui donnait au camp retranché une quarantaine de mille hommes, comme garnison. A Gabilar, il y avait tout un corps d'armée vraisemblablement le II<sup>e</sup>, venant de Gallipoli. A Jenidjé, encore un corps d'armée, le I<sup>er</sup>, venant de Constantinople, mais celui-ci diminué d'une de ses divisions, stationnée en Epire. L'ensemble de ces deux derniers corps formait à peu près 50.000 hommes. A Kirk-Kilissé enfin, un corps d'armée actif, le III<sup>e</sup>, qui y tient normalement garnison, appuyé par un corps de réserve comprenant deux divisions de rédifs, le XVI<sup>e</sup> corps, dans la région de Pétra et par deux autres divisions de réserve de Rodosto et de Gallipoli. D'après l'estimation du général Dimitrief lui-même, l'ensemble des forces turques combattant autour de Kirk-Kilissé s'élevait à 65.000 hommes.

C'était donc environ 160.000 hommes qu'approximativement, après vingt jours de mobilisation, les Turcs avaient pu mettre en ligne sur ce théâtre de la guerre, théâtre principal, où le succès était pour eux une condition primordiale de vie et d'existence même, s'ils ne voulaient pas disparaître de l'Europe. En faisant abstraction de toutes les autres forces, y compris les 25.000 hommes de la 11<sup>e</sup> division encore à Philippopoli, les trois armées bulgares atteignaient et même dépassaient 75.000 hommes chacune. C'était donc plus de 220.000 hommes parfaitement organisés et disciplinés, animés d'une ardeur et d'un moral sans pareil, qui allaient envahir la Thrace, où les Turcs, malgré leurs efforts, ne pouvaient songer à leur résister.

Ainsi apparaît bien, dès le premier moment, le défaut capital de la répartition défectueuse des forces ottomanes qu'avait suggérée von der Goltz. Deux théâtres de guerre

éventuels : l'un en Thrace, l'autre en Macédoine. Il fallait évidemment sacrifier le théâtre secondaire au théâtre principal et ne point donner également quatre corps d'armée à l'un et trois corps plus trois divisions indépendantes à l'autre. Mais, ce que l'organisation allemande a causé de plus désastreux encore, c'est l'incurie véritable où elle a laissé en Turquie la préparation d'un service de ravitaillement par l'arrière, celle où se trouvait l'intendance ottomane pour ainsi dire inexistante, en un mot, la mauvaise préparation d'une alimentation en vivres et en munitions, sans laquelle une armée ne peut, non seulement se mouvoir, mais même combattre.

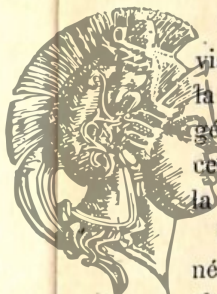
× ×

La I<sup>re</sup> armée se mit en marche dès le 19 octobre, la 3<sup>e</sup> division suivant la vallée de la Toundja sur les deux rives, la 1<sup>re</sup> se dirigeant par Bojalik et Vajsal, dans la direction générale de Tasli-Muselim. La 1<sup>re</sup> division dut, pendant ces combats, marcher en deuxième ligne dans les traces de la 1<sup>re</sup> division.

En liaison étroite avec la III<sup>e</sup> armée, les colonnes du général Koutintchef étaient précédées en avant de leur gauche par la division de cavalerie du général Nazlimof. Cette dernière se heurta, vers Vajsal, à un bataillon turc appuyé par une batterie et par quelques escadrons, qui constituait une flanc-garde d'une colonne ennemie en marche sur Kirk-Kilissé. Les cavaliers bulgares furent soutenus, à ce moment, par un bataillon du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie (1<sup>re</sup> division) et par une demi-batterie. Ces éléments constituaient également une flanc-garde à gauche de la brigade de gauche de la 1<sup>re</sup> division qui marchait sur Tasli-Muselim.

Après un court engagement, les Turcs se replièrent sur Selimen-Talisman.

Le 20 octobre, ils reprirent cependant l'offensive, mais,



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

19<sup>o</sup>



devant l'entrée en ligne du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie bulgare tout entier, ils furent rejetés dans la soirée du 20 sur Tasli-Muselim où venaient d'accourir deux nouveaux bataillons ottomans.

Dans la nuit du 20 au 21, les trois bataillons ennemis, ainsi que leur artillerie, disparurent dans le sud, et il ne semble pas, d'autre part, que, pendant toute la journée du 21, la 1<sup>re</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division (1<sup>er</sup> et 6<sup>e</sup> régiments) ait fait un pas en avant pour les suivre.

22 Cependant, le 22, le 1<sup>er</sup> régiment poursuivit sa marche et en arrivant dans les environs de Seliolou, se heurta à une très forte résistance; les Turcs venant d'être renforcés, s'étaient établis sur le front Keremetlija, Seliolou, Geckenli. Le 1<sup>er</sup> régiment s'engagea tout entier et soutint, presque seul, l'effort de l'ennemi. J'ai parcouru les tranchées établies face au sud-est, sur la croupe située entre Seliolou et Erdjali, les traces d'un combat des plus violents y étaient encore manifestes quelques jours après qu'il s'y était livré. Le nombre des entailles marquées sur le sol par les obus en ricochant, la quantité de shrapnells laissés aux alentours, indiquaient une grande précision dans le tir de l'artillerie turque.

Etant donnée l'épaisseur de leurs tranchées, les Bulgares ont dû cependant assez peu souffrir du feu de l'artillerie. Leurs tranchées sont extrêmement résistantes, mais elles se voient de loin, parce que trop continues, et aussi parce qu'ils n'ont pas assez pris le soin de les masquer, ce qui eût été cependant facile dans les petits taillis où le combat s'est déroulé.

Pendant toute la journée du 22, le 1<sup>er</sup> régiment combattit presque seul, en liaison avec la cavalerie du général Nazlimof, à gauche. A la fin de la journée, il fut soutenu par le 6<sup>e</sup> régiment, qui formait brigade avec lui, tandis qu'en même temps, vers Keremetlija, s'engageait l'avant-garde de la colonne de droite de la III<sup>e</sup> armée qui était

constituée par la 2<sup>e</sup> brigade de la 4<sup>e</sup> division (8<sup>e</sup> et 31<sup>e</sup> régiments). Malgré l'épuisement d'une lutte assez dure, où le 1<sup>er</sup> régiment perdit plus de 250 tués, dont son lieutenant-colonel et deux autres officiers, l'entrée en ligne du 6<sup>e</sup> régiment suggéra l'idée d'exécuter une attaque de nuit sur les positions turques se trouvant au sud-ouest de Seliolou. Cette attaque eut lieu à 11 heures du soir et réussit complètement.

Le lendemain 23, sur cette partie du champ de bataille, la 1<sup>re</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division, ainsi que la colonne de droite de la III<sup>e</sup> armée, repoussèrent facilement les derniers éléments, qui faisaient encore tête et parvinrent, le 24, sur le front marqué par la route Demerantlija, Kükiler, Gerdeli.

Les Turcs, devant les événements qui, au même moment, se passaient vers Kirk-Kilissé, où la panique se mettait dans leur aile droite, renonçaient à engager désormais toutes leurs forces, et se repliaient vers le sud.

Les choses se passèrent pendant ce temps d'une façon presque identique devant la droite de la I<sup>re</sup> armée. Nous avons vu comment les éléments de droite de la 3<sup>e</sup> division se trouvèrent, le 21 et le 22, en face d'une vive résistance de l'ennemi vers Boujouk-Smailtcha et Hadjiköj. Il s'agissait là vraisemblablement d'une entrée en ligne des troupes de la défense mobile d'Andrinople, pour élargir le cercle de l'investissement qui tendait à se fermer. Mais, d'autre part, les éléments de gauche de la 3<sup>e</sup> division, constitués par sa brigade de réserve, les 41<sup>e</sup> et 42<sup>e</sup> régiments, se heurtaient sur le front Muratchilar, Tausan-Kouroudjoukôj à des troupes ottomanes fortement retranchées. En même temps, plus à l'est, sur le front Kouroudjoukôj, Kaipa, Ortakchi, se prolongeant par Erdjali vers les fractions qui combattaient à Seliolou, la 2<sup>e</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division, composée des 25<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> régiments, rencontrait éga-





lement une résistance opiniâtre, qui provenait, à n'en pas douter, du II<sup>e</sup> corps turc précédemment signalé à Gabilar..

Je n'ai guère eu de précisions sur la façon dont ont été conduits ces engagements. Ils paraissent avoir été assez meurtriers, puisque, le 21, le 41<sup>e</sup> régiment eut 50 tués et 396 blessés, et que, le 22 octobre, le 16<sup>e</sup> régiment eut 107 tués et près de 500 blessés. D'après les traces que j'ai pu relever sur le terrain, les renseignements divers reçus, les Turcs ont presque toujours gardé la défensive, en raison de leur mauvaise situation, où il apparaissait nettement que, surpris dans une concentration incomplète, ils n'étaient pas prêts, et surtout en raison de leur état moral notoirement inférieur à l'enthousiasme des Bulgares.

Quelques traits sont typiques, celui-ci par exemple !... Près de Muratchilar, les Turcs auraient mis la crosse en l'air, probablement des soldats chrétiens, puis, lorsque les Bulgares se seraient approchés sans défiance, des mitrailleuses, situées non loin de là et sur les flancs, leur auraient fait éprouver des pertes cruelles.

Quoi qu'il en soit, c'est incontestablement à l'échec surprenant de leur droite que l'on doit, à la date du 24, d'avoir vu subitement s'effacer vers le sud les groupements turcs, dont la première résistance s'était produite autour d'Ortakchi et de Seliolou, et qu'on ne pouvait encore juger comme étant définitivement hors de cause. Les troupes ottomanes disparurent dans trois directions principales, sur Andrinople à l'ouest, vers Baba-Eski et Lüle-Bourgas au sud, enfin vers Bounarhissar à l'est, devant la III<sup>e</sup> armée maîtresse de Kirk-Kilissé.

Le 18 octobre, au début des hostilités, la III<sup>e</sup> armée était concentrée dans la zone Jambol, Straldja, Arpatch, Boujouk-Bounar, Aklatli, Saranli-Jeniköj; les trois divisions qui la composaient, accolées dans l'ordre suivant, de la droite à la gauche, 4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, mais les éléments de la 6<sup>e</sup>

assez en retrait par rapport à ceux des deux autres divisions. J'ai déjà dit comment, à ce moment, le front de cette armée était masqué dans la zone frontière par la division de cavalerie qui se trouvait sur la ligne Odjaköj - Kaibilar. D'autre part, j'ai également dit comment, grâce à cette couverture de cavalerie, grâce aussi à la disposition en échelon refusé vers la gauche de la III<sup>e</sup> armée, l'on avait tenté (et tout porte à croire qu'on y avait réussi) de faire ignorer à l'ennemi jusqu'à l'existence même de cette armée.

La situation préalable de l'armée du général Radko Dimitrief explique également pourquoi elle ne put franchir la frontière que le 21 octobre, alors que, partout ailleurs, le contact était déjà pris avec l'ennemi. C'est entre les villages d'Odjaköj et de Topchoular qu'elle pénétra en Turquie, sur un front d'environ 22 à 23 kilomètres.

J'ai eu, au sujet de toutes ces opérations, la bonne fortune de recevoir de nombreuses explications, tant des différents acteurs de ces combats, à commencer par le général Dimitrief lui-même, que des officiers de son état-major. Je dois, au premier titre, mentionner les nombreux entretiens que j'ai eus avec le lieutenant-colonel Asmanof, chef du bureau des opérations de la III<sup>e</sup> armée, qui, sur l'ordre même du général, me fit un exposé détaillé des engagements autour de Kirk-Kilissé et de Lüle-Bourgas.

A maintes reprises, je ferai appel aux termes mêmes dont s'est servi le colonel pour m'exprimer les idées en cours à la III<sup>e</sup> armée, termes dont la phrase française est toujours très suffisamment correcte, pour en faire pénétrer merveilleusement le sens :

« Au moment où nous avons franchi la frontière, m'a dit en propres mots le colonel Asmanof, l'orientation générale donnée à nos colonnes était Lozengrad... L'idée était alors la suivante : ou l'on rencontrerait l'ennemi en avant de la forteresse, ou il serait resté dans cette dernière... L'ennemi





peut recevoir des renforts ou de Bounarhissar ou d'Andrinople... Enfin, les moyens de prendre la forteresse sont de deux sortes : ou l'attaquer brusquement, ou effectuer un siège régulier... En conséquence, nous avons pris nos dispositions et organisé nos colonnes de telle façon que, dans chacun de ces cas, nous empêchions les renforts ennemis de parvenir jusqu'à Lozengrad. Notre intention était de tenter une attaque brusquée pour enlever la forteresse et pour couper la retraite à l'ennemi. Cependant, si cette solution devenait impossible, les colonnes sont dirigées de telle façon que chacune a son objectif pour investir la forteresse. »

En d'autres termes, l'idée dominante de l'opération du général Dimitrief a été de porter son armée en avant sur un front étendu, en plusieurs colonnes, et de tenter une attaque brusquée avec les colonnes du centre, tandis que les colonnes extérieures agiraient à droite et à gauche par débordement.

Les dispositions qui furent prises sont les suivantes : deux colonnes principales, de deux brigades chacune, marchaient sur les deux rives du Téké-Déré. Ces deux colonnes étaient couvertes respectivement sur chacun de leur flanc extérieur par deux autres colonnes fortes d'une brigade.

Il est à remarquer à ce sujet que les Bulgares, chez qui la division à trois brigades de vingt-quatre bataillons remplace l'unité « corps d'armée » chez nous, se servaient de leurs brigades à huit bataillons de plus de mille hommes, comme en France nous pourrions le faire d'une division, à l'artillerie près cependant. Ceci se trouvait parfaitement équilibré chez leurs adversaires, qui n'avaient par division que trois régiments à trois bataillons de 800 hommes, plus un bataillon de chasseurs. Dans le fait, un corps d'armée

turc à trois divisions n'était guère supérieur à une division bulgare.

Les deux colonnes de droite de la III<sup>e</sup> armée étaient constituées par la 4<sup>e</sup> division, les deux colonnes de gauche par la 5<sup>e</sup>. La 6<sup>e</sup> division suivait en deuxième ligne, dans les traces des deux grosses colonnes centrales. « La mission des deux colonnes extérieures, m'a dit le colonel Asmanof, était de déborder et d'arrêter les renforts. Les colonnes de la deuxième ligne (6<sup>e</sup> division) devaient renforcer celles de la première et donner l'assaut. »

Pour la commodité du récit, j'ai numéroté, de la droite à la gauche, les colonnes de la III<sup>e</sup> armée, appelant :

Colonne n° 1 : la brigade de droite de la 4<sup>e</sup> division (2<sup>e</sup> brigade : 8<sup>e</sup> et 31<sup>e</sup> régiments);

Colonne n° 2 : le reste de la 4<sup>e</sup> division (1<sup>re</sup> brigade et brigade de réserve), suivie d'une partie de la 6<sup>e</sup> division;

Colonne n° 3 : deux brigades de la 5<sup>e</sup> division que suivait le reste de la 6<sup>e</sup> division;

Colonne n° 4 : la dernière brigade de la 5<sup>e</sup> division, couvrant celle-ci à gauche.

La colonne n° 2 et la colonne n° 3 devaient suivre chacune les deux rives du Téké-Déré.

Les quatre colonnes avaient pour itinéraire respectif :

La colonne n° 1 : Odjaköj, Omar-Abbas, Tchesmeköj, Keremetlija;

La colonne n° 2 : Devletli-Agatch, Karanitzza, Eski-Polos, Petra;

La colonne n° 3 : Malkotchlar, Erikléré, Raklitza, Lozengrad;

La colonne n° 4 : Pentchoumalek, Tastépé, Almadjik, Kadiköj.

La marche se poursuivit, le 22 octobre, dans ces conditions; mais, dès le commencement de la journée, les avant-





gardes des colonnes du centre se trouvèrent au contact avec l'ennemi, à hauteur d'Eski-Polos et vers les sources du ruisseau de Douvlan-Bounar pour la colonne n° 2 et à Erikléré pour la colonne n° 3.

Nous avons étudié déjà l'action de la colonne n° 1 vers Keremellija le même jour, son entrée en ligne à gauche de la 1<sup>re</sup> division vers ce point et sa participation à l'action qui se déroulait vers Seliolou.

Le terrain, dans la région d'Erikléré et d'Eski-Polos, est extrêmement découpé. La carte n'en donne aucune idée. Ce ne sont que des pics, des rochers, des ravins abrupts, rappelant véritablement une zone alpestre, si ce n'en était l'altitude moindre. La lutte pied à pied y est très difficile. L'accès des positions d'artillerie pour ainsi dire impossible. Les Turcs, attaqués énergiquement par la colonne n° 3 dans la région d'Erikléré, furent rejetés cependant, dans la soirée du 22, sur Kadiköj, malgré d'incessants renforts qui, pendant toute la journée, furent dirigés de Kirk-Kilissé sur ces points. Il paraît que, dans la suite de combats partiels qui se poursuivaient de crête en crête, de rocher à rocher, les soldats de la 5<sup>e</sup> division montrèrent un mordant extraordinaire, dont ils firent d'ailleurs preuve également dans la suite des autres rencontres et en particulier à Bounarhissar, où le succès de la bataille a longtemps reposé sur la solidité et l'exceptionnelle valeur de cette division.

Un autre détail est curieux à noter : sur l'un des rochers des environs d'Erikléré l'on a trouvé, parmi les cadavres, celui d'un officier allemand, un certain Moritz von Karl, qui a été identifié grâce aux papiers qu'il portait sur lui.

Vers la droite, la colonne n° 2, après avoir combattu toute la journée du 22, n'avait que partiellement réussi. Elle n'avait pu chasser l'ennemi d'Eski-Polos, où ce dernier s'était constamment maintenu; mais, agissant par débordement vers la droite, elle avait cependant refoulé les élé-

ments de gauche des Turcs, qui, primitivement, s'éten-  
daient jusqu'au thalweg du Douvlan-Bounar et qui avaient dû reculer sur Petra.

C'est ainsi que, vers le soir du 22, l'ennemi occupait la ligne brisée Petra - Eski-Polos - Kadiköj, ayant été repoussé à sa droite et à sa gauche jusqu'à ces deux points extrêmes, mais ayant maintenu son centre, formant dorénavant saillant, à Eski-Polos.

Différents détails sont intéressants à noter dans cette journée de combat, en particulier la manière dont la prise de contact a été effectuée dans la 4<sup>e</sup> division et celle dont le combat s'y est déroulé.

L'avant-garde de la colonne n° 2 était formée par le 44<sup>e</sup> régiment (de la brigade de réserve), dont un des bataillons constituait la tête d'avant-garde. Arrêté au sud de Karamtza par le feu de l'infanterie ennemie, ce bataillon fut d'abord soutenu par une batterie; puis, au cours de la progression, il fut renforcé d'un deuxième bataillon et d'une autre batterie. Violamment pris à partie par de l'artillerie turque qui se trouvait au sud-ouest d'Eski-Polos, les deux bataillons du 44<sup>e</sup> durent alors se coucher et commencèrent à creuser la terre.

Puis, appuyé par l'artillerie de la division, on recommença à s'avancer; mais bientôt, malgré l'entrée en ligne du 3<sup>e</sup> bataillon, qui avait prolongé les deux premiers, tout mouvement en avant devint impossible sous un feu violent de mousqueterie et d'artillerie provenant des hauteurs sud-ouest d'Eski-Polos. Les trois bataillons en ligne du 44<sup>e</sup> se retranchèrent alors fortement et attendirent la nuit, le 4<sup>e</sup> bataillon du régiment demeurant en réserve à la disposition du colonel.

Pendant ce temps, la 1<sup>re</sup> brigade de la 4<sup>e</sup> division, qui suivait la brigade de réserve, déboîtait à gauche et engageait tout le 19<sup>e</sup> régiment sur Eski-Polos, mais sans résultat; car ce dernier village tint ferme toute la journée.





Le soir du 22 octobre, la situation dans la 4<sup>e</sup> division était donc la suivante (indépendamment, bien entendu, de la 2<sup>e</sup> brigade [8<sup>e</sup> et 31<sup>e</sup>], qui formait la colonne n° 1, agissant en liaison vers Seliolou, avec la 1<sup>re</sup> armée) : la brigade de réserve était arrêtée vers les sources du Douvlan-Bou-nar, face à la direction générale de Petra, devant des fractions turques qui formaient crochet défensif à la gauche des lignes ennemies. Elle avait un régiment engagé, le 44<sup>e</sup>, et un régiment disponible en arrière de sa droite, le 43<sup>e</sup>. La 1<sup>re</sup> brigade (19<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>) avait été déployée presque en entier devant Eski-Polos, sans parvenir encore à enlever le village. Pendant la nuit, le 44<sup>e</sup> et le 19<sup>e</sup> firent, chacun dans leur zone respective, un bond de 500 mètres en avant et se retranchèrent à nouveau.

Vers l'extrême gauche de la III<sup>e</sup> armée, la colonne n° 4 n'avait pas combattu. En raison du mauvais temps persistant, retardée par un terrain extraordinairement difficile et surtout par des chemins déplorablement mauvais, on ne pouvait avancer, la brigade de la 5<sup>e</sup> division, qui la composait, ne put dépasser Almadjik, que son avant-garde occupa. Cette brigade ne tira pas un coup de fusil le 22.

Le 23, cependant, le général Dimitrief, dont le quartier général avait cantonné pendant la nuit à Karamtza, donna l'ordre de reprise de l'offensive. De sa personne, il suivit constamment les efforts de la colonne n° 2, c'est-à-dire de la 4<sup>e</sup> division, sur Eski-Polos, efforts dont le succès ou l'échec devait faire de la journée une victoire ou une défaite.

La température, le 23, fut plus inclemente que la veille. La pluie augmenta encore de violence et un froid très vif fit souffrir extrêmement les troupes, enfoncées jusqu'à mi-corps dans l'eau et dans la boue des tranchées. Le combat reprit, dès 6 heures du matin, sur tout le front; mais son résultat demeura, pendant presque toute la journée, à peu

près nul. La nature rocheuse et escarpée du terrain fut, en particulier, d'un précieux secours aux Turcs.

Je ne saurais trop insister sur les difficultés de parcours de la région. Certaines pentes sur lesquelles des attaques se sont produites sont difficilement abordables pour un promeneur seul et sans charge ni gêne d'aucune sorte. Je n'ai pu avoir de grandes précisions sur le détail de toutes les attaques. Les Bulgares progressèrent peu, « très peu » ! avoue lui-même le colonel Asmanof. Le résultat général en fut qu'à la suite du jour, vers 6 heures du soir, l'attaque sur le front Eski-Polos - Kadiköj n'avait, pour ainsi dire, produit aucun résultat. A ce moment, cependant, l'action débordante que la brigade de réserve de la 4<sup>e</sup> division, et plus particulièrement le 43<sup>e</sup> régiment (la veille non encore engagé), venait d'exécuter, avait amené l'abandon d'Eski-Polos par les Turcs. Ceux-ci, à la nuit, tenaient encore, et très fermement, semblait-il, le front Petra, les moulins du Télé-Défé (4 kilomètres à l'est de Petra), les rochers dits de Karakaja et ceux du Demir-Kapou.

La canonnade cessa peu après que l'obscurité fut venue; mais les deux infanteries adverses, abritées dans leurs tranchées, ne cessèrent, au milieu de la nuit noire, d'échanger une vive fusillade.

On résolut alors de tenter une attaque de nuit, autant peut-être parce qu'on en craignait une de la part de l'ennemi que parce que l'on avait vaguement espoir qu'elle amènerait celui-ci à se retirer sur les forts et sur les ouvrages de Kirk-Kilissé.

Ce furent deux bataillons de la 5<sup>e</sup> division (colonne n° 3) qui opérèrent cette attaque, dans le dédale rocheux de Karakaja. Ils réussirent à en gagner la crête au milieu d'une pluie de tempête dont la violence redoublait à ce moment. Il était 8 heures du soir. Sans doute influencé par cet assaut, mais sans doute plus inquiet encore des progrès de la brigade d'extrême gauche, l'ennemi se retira pré-





cipitamment sur Kirk-Kilissé, en abandonnant son artillerie au milieu des rochers.

La colonne n° 4, en effet, avait progressé pendant la journée, d'Almadjik où elle s'était arrêtée la veille, sur Kadiköj. Puis, masquant son mouvement le long d'une très longue arête rocheuse qui la couvrait à droite, cette brigade se « glissa » en quelque sorte sur Akmatcha. Arrêtée à la fin du jour devant ce point, elle tenta également, vers 8 heures du soir, une attaque de nuit qui réussit aussi, la rendant maîtresse de ce village et de celui de Karaköj.

Mais les Bulgares s'en tinrent à ces deux efforts et ne poussèrent pas plus loin. Aussi bien, d'ailleurs, ne le pouvaient-ils pas, estimant suffisants les progrès obtenus et s'attendant encore, ainsi qu'ils l'ont avoué depuis, à un retour offensif de la part de l'ennemi.

Que se passa-t-il alors chez ce dernier ? Sans doute, très impressionné par ces deux attaques de nuit, il sentit que sur sa droite l'enveloppement commençait à se produire, tandis que sa gauche, refoulée sur Petra par la colonne n° 2, allait également se trouver menacée par l'action débordante de la colonne n° 1 qui, après sa victorieuse participation au combat de Seliolou, atteignait maintenant Gerdeli. C'est alors que, usés par les efforts extraordinaires qu'avaient dû nécessiter ces deux journées de bataille, affaiblis moralement et physiquement par le défaut d'enthousiasme et de nourriture, les soldats ottomans furent pris de panique !

J'ai parcouru à pied tout le terrain avoisinant Kirk-Kilissé et, en particulier, la portion qui en est immédiatement au sud, vers Kavakli. Surtout j'ai suivi, à pied également, la route qui va de Kirk-Kilissé à Bounarhissar. Partout étaient laissées sur le sol des traces, que l'on pouvait dire marquées en caractères indélébiles, de la déroute, une des plus effroyables, certes, que jamais ait connues l'histoire.

Embroubées dans les ornières jusqu'aux essieux, aban-

données par leurs attelages, dont les traits coupés pendaient encore à terre, lamentablement, plus de cinquante pièces d'artillerie et peut-être le double de caissons gisaient encore sur ces chemins lorsque, quelques jours après, j'y suis passé moi-même.

La route de Kirk-Kilissé à Jana, en particulier, est fertile en débris de toute sorte. Aux pièces d'artillerie et aux caissons épars, il faut ajouter des amoncellements fabuleux de cartouches à obus non tirées. Tout ce matériel est de fabrication allemande, provenant de chez Krupp. Les pièces sont du calibre de 75<sup>mm</sup>, mais absolument analogues aux canons de 77<sup>mm</sup> des régiments d'artillerie de campagne allemands. Elles ont une hausse indépendante, un frein récupérateur à ressorts et des boucliers, ceux-ci très grands et très pratiques. Les cartouches à obus sont en moyenne de deux sortes, les shrapnells ordinaires et les obus explosifs dont l'approvisionnement respectif m'a paru être équivalent. Les premiers sont peints en rouge et les autres en jaune. Obus jaunes ou rouges en nombre prodigieux, répandus sur le sol, formaient un approvisionnement de projectiles difficilement évaluable. Les Bulgares ont reconnu avoir pris là la valeur de sept batteries de campagne, soit 56 pièces approvisionnées à 300 coups environ.

A ce matériel, il faut joindre 8.000 à 10.000 fusils Mauser et plusieurs millions de cartouches dont les caisses avaient également été jetées sur la route pour délester les voitures à munitions et permettre à leurs conducteurs de s'échapper plus vite. Si l'on ajoute à ces prises, des approvisionnements considérables en vivres, en effets militaires surtout, que les Bulgares trouvèrent dans les magasins mêmes de la ville, l'on aura ainsi une idée de la quantité fabuleuse de choses utilisables qui tombèrent entre leurs mains.

Au sujet de l'armement Mauser et plus particulièrement de la balle de sa cartouche, il est intéressant de connaître





l'opinion émise par les médecins bulgares. Cette balle est pointue et présente tous les signes extérieurs de la balle S allemande. On la dit très humanitaire, ses blessures n'offrant rien de comparable, paraît-il, à l'épouvantable déchirement que l'on a constaté avec certaines autres balles analogues des armées européennes. Je puis en tout cas dire ceci, c'est que j'ai vu nombre de blessés, même atteints à la poitrine ou à la tête, qui n'avaient pas l'air de souffrir autrement; le trou d'entrée de la plaie et celui de sortie étaient sensiblement de même diamètre, aucun déchirement des muscles, aucune fragmentation des os ne semblaient aggraver l'effet destructeur du projectile.

Les Turcs, en s'enfuyant, n'avaient même pas songé à s'arrêter à l'abri des fortifications de Kirk-Kilissé. Il est curieux de constater à quel point la peur de la mort, le découragement, le sentiment très net de leur impuissance, ont eu d'effet sur des soldats que cependant jusqu'ici l'on s'accordait à reconnaître comme très braves.

Ce n'est pas que les ouvrages de Kirk-Kilissé aient une très grande valeur, mais en eussent-ils eu d'ailleurs, que le résultat eût été assurément le même, et il est bon de constater, à titre d'enseignement, que ces gens qui avaient tenu tête, fort courageusement, sur la ligne de défense qu'ils s'étaient choisie, n'ont pas songé un seul instant à utiliser le réduit, à tout prendre fort sérieux, qu'ils avaient en arrière d'eux, pour y tenter une deuxième résistance.

C'est dans ce fait qu'apparaît plus particulièrement le défaut des dispositions prises par Mahmoud-Mouktar-pacha pour défendre la ville. Je ne m'arrête pas à critiquer la concentration turque qui, puisqu'elle ne pouvait être prête aussi vite que celle des Bulgares, aurait dû se couvrir par la distance et s'effectuer non pas au nord de l'Ergène, mais plus au sud, ou mieux vers Sarai et Tchoulou, couvrant directement Constantinople. Mais, en ce qui a trait à l'opération de Kirk-Kilissé, l'on est en droit de dire que,



quelle que fût sa valeur, il fallait utiliser cette place. On y aurait jeté un minimum, une brigade, une division, peu importe, et se plaçant résolument sur l'aile extérieure, c'est-à-dire à l'est et en échelon de ce côté, l'on aurait agi au mieux des circonstances vers le flanc gauche de la III<sup>e</sup> armée bulgare descendant vers le sud. Quel qu'en eût été le résultat, une pareille opération n'aurait pas amené un pire désastre que celui du 24 octobre, et aurait très certainement entravé gravement l'offensive du général Radko-Dimitrief.

L'ensemble des ouvrages qui couvrent Kirk-Kilissé vers le nord se résume à deux grands forts à cavaliers, l'un établi à un kilomètre au sud de Raklitza, l'autre à l'est de la ville même, et qui porte le nom de Fort de Skopos. Ils sont reliés entre eux par une série d'ouvrages en terre assez peu nombreux, pour batteries de campagne et tirailleurs d'infanterie. Kirk-Kilissé n'est donc ainsi couvert que sur son front nord. Aussi est-on en droit de trouver très exagérée l'ostime si grande que von der Goltz avait professée, dit-on, pour cette place.

Dans les deux forts, se trouvaient quatre pièces de gros calibre, qui n'ont pas brûlé une gargousse, leurs servants s'étant enfuis en même temps que les derniers éléments d'infanterie que les Turcs y avaient laissés.

Toute la nuit du 23 au 24 octobre, les avant-postes de combat de la II<sup>e</sup> armée avaient veillé, sans le moins du monde soupçonner la panique qui s'était emparée des Turcs, et les faisait s'enfuir à travers l'obscurité. L'on s'attendait, non seulement à la reprise du combat, le lendemain, à la première heure, mais même à un retour offensif nocturne de la part de l'ennemi. Aussi, ce ne fut pas sans étonnement, lorsque le jour se leva, que tout apparut silencieux en avant des lignes bulgares. Une reconnaissance d'officier, envoyée sur Lozengrad, pénétra dans la



ville, et rencontra un groupe d'habitants qui s'avançaient avec des fleurs au-devant des vainqueurs. C'est ainsi que les soldats du général Dimitrief apprirent que Kirk-Kilissé tombait entre leurs mains, tandis qu'ils s'apprêtaient encore à combattre.

Cependant, sans perdre de temps, les ordres furent alors donnés pour continuer la marche, dans l'espoir d'acabler définitivement les débris des Turcs pendant leur retraite. La 4<sup>e</sup> division se dirigea sur Kavakli, sa brigade de droite se porta de Gerdeli sur Koujoun-Giaour et Jenidjé. La 6<sup>e</sup> division, maintenue en deuxième ligne, s'orienta vers l'ouest, de façon à déboîter à droite et à entrer en ligne le lendemain; le soir du 24, elle stationna autour de Keremetlija. La 5<sup>e</sup> division défila dans les rues de Lozengrad, et vint s'établir à Asanbejli, sa gauche poussant jusqu'au village d'Uskubdéré. Mais l'ennemi avait disparu, et, incertain, l'on fut obligé de s'arrêter. On avait perdu le contact. Il n'y avait plus absolument aucune autre trace visible des Turcs que les débris de leur défaite, abandonnés par eux sur toutes les routes et dans les champs.

C'est alors que, devant l'état de fatigue, réellement très considérable de leurs troupes, ne possédant aucun renseignement sur la situation actuelle des armées ennemies, les généraux Koutintchef et Dimitrief décidèrent, d'un commun accord, de suspendre leur mouvement en avant, et d'attendre sur place les renseignements, que, sans doute, allait leur procurer la division de cavalerie Nazlimof qu'ils venaient de lancer vers le sud, dans la direction de Baba-Eski.

Cette division de cavalerie avait paru prendre une part relativement réduite à l'ensemble de tous les combats que nous venons d'étudier et à la suite desquels les corps turcs de première ligne avaient été rejetés vers le sud-est, tandis que, d'autre part, se complétait l'investissement d'Andri-

nople. Nous l'avons vue s'engager au nord de Seliolou, dès le 19 octobre, et coopérer, par le combat à pied, aux actions de la 1<sup>re</sup> division, sans pouvoir agir très efficacement cependant, faute d'artillerie.

Sa mission était, à ce moment, de lier son mouvement avec la droite de la III<sup>e</sup> armée, d'étendre de ce côté l'action débordante de la colonne n° 1 et de s'efforcer, en particulier, de couper la voie ferrée de Kirk-Kilissé à Baba-Eski, vers Kavakli. Cette dernière partie de la mission fut exécutée le 24 et en même temps la cavalerie eut l'occasion de s'employer contre les dernières fractions turques, qui disparaissaient à ce moment dans le sud. Les officiers de cette division nous ont confié depuis leur véritable désespoir devant les occasions, très belles, qui se présentèrent alors, de ne pouvoir agir utilement. Seules les mitrailleuses et les carabines servirent à quelque chose, mais ce fut insuffisant; il aurait fallu de l'artillerie : « Nous marchions près de la route de Baba-Eski, me racontait l'un d'eux, et nous étions les témoins impuissants de la déroute ottomane. Chaque fois que nous avons voulu intervenir, un bataillon d'infanterie, sortant des colonnes en retraite, se déployait le long de la route et rendait vaines toutes nos tentatives. Il nous aurait fallu un soutien d'infanterie, et surtout de l'artillerie. Mais le poids de cette dernière, le manque de chevaux suffisamment vigoureux pour la traîner avec nous, ont été toujours un obstacle à ce que nous en ayons. Au début, à Seliolou, nous avons pu agir avec une batterie, qu'on nous avait donnée, mais on nous l'a reprise. »

Cependant, ce que mon interlocuteur ne disait pas, c'est qu'il restait la solution d'une action à cheval. Or, celle-ci ne fut pas tentée, et il est permis de penser que la division de cavalerie représentait une chose très précieuse, dont le commandement s'est montré fort avare ce jour-là, précisément en raison des services d'exploration qu'il allait lui





demander le lendemain; aussi, peut-être, parce que, lorsque l'on a seulement une unique division de cavalerie, on ne la hasarde pas ainsi contre l'infanterie, même en retraite.

Mentionnons, en dernier lieu, pour être complet, l'arrivée tardive, dans la soirée du 23, de renforts ottomans, qui accouraient de Jana. Rencontrant les premiers fuyards au delà de l'Uskubdérési, ils furent entraînés dans la déroutte, et s'effondrèrent au milieu d'une débâcle sans nom, dans cette nuit fatale où l'armée turque parsemait de débris de toute sorte, de trophées de toute nature, les routes et les chemins venant de Lozengrad.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ



AKAΔHMIA



AOHNΩN